

Amélie Dumoulin

roman d'amour



QA

Amélie Dumoulin

roman d'amar



QA

OceanofPDF.com

QA_{roman}

OceanofPDF.com

De la même autrice

Jeunesse

Moi pis Novarina, Québec Amérique, 2022.

Pipo, Québec Amérique, 2019.

- **Finaliste Prix TD de la littérature canadienne pour l'enfance 2020**

Kid, Québec Amérique, 2019.

- **Finaliste Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal 2020**

- **Finaliste prix Espiègle 2020**

Fé verte, Québec Amérique, 2017.

- **Lauréat prix Alvine-Bélisle 2018**

Fé M Fé, Québec Amérique, 2015.

- **Lauréat Prix jeunesse des libraires 2016, catégorie Québec, volet 12-17 ans**
- **Finaliste Prix littéraires du Gouverneur général 2016, catégorie Littérature jeunesse – texte**
- **Finaliste prix Alvine-Bélisle 2016**
- **Finaliste Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal 2016**
- **Finaliste prix Cécile-Gagnon 2016**
- **Finaliste prix Adolecteurs de Montréal 2016-2017**

Romandamar

OceanofPDF.com

Projet dirigé par Stéphane Dompierre, éditeur

Conception graphique et mise en pages : Nathalie Caron
Révision linguistique : Isabelle Rolland et Sabrina Raymond
En couverture : Copyright CSA Images
Conversion en ePub : Fedoua El Koudri

Québec Amérique
7240, rue Saint-Hubert
Montréal (Québec) Canada H2R 2N1
Téléphone : 514 499-3000

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.
We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.

Nous tenons également à remercier la SODEC pour son appui financier. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : romandamour / Amélie Dumoulin.
Autres titres : Roman d'amour
Noms : Dumoulin, Amélie, auteur.
Mention de collection : QA fiction
Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220025541 | Canadiana (livre numérique) 2022002555X | ISBN 9782764449271 | ISBN 9782764449288 (PDF) | ISBN 9782764449295 (EPUB)
Classification : LCC PS8607.U49 R66 2023 | CDD C843/.6—dc23

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023
Dépôt légal, Bibliothèque et Archives du Canada, 2023

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© Éditions Québec Amérique inc., 2023.
quebec-amerique.com

OceanofPDF.com

Amélie Dumoulin

Roman d'amar

Québec Amérique

OceanofPDF.com

Tellement d'étoiles qui traînent par terre, tu croirais pas à ça ! Y'en a partout : sur les trottoirs, dans les craques d'asphalte des ruelles, dans le gazon des parcs. Je les voyais pas avant.

Je vois juste ça maintenant.

Une fois, je marchais sur ma rue pis là j'ai vu quelque chose qui brillait par terre : une étoile en papier doré, les cinq pattes tout écartées au soleil, relaxe, une petite beauté échouée sur le ciment. J'avoue, j'ai un peu pensé qu'elle me porterait chance, pis je voulais pas la laisser là. Je l'ai ramassée pis je l'ai cachée dans la pochette secrète de ma grosse sacoche. Après, je me suis mise à en trouver partout : des étoiles détachées d'une guirlande de Noël, des récompenses pour un beau devoir envoyées au recyclage, des confettis en dessous d'une table de pique-nique après une fête, des fluo tombées d'un running shoe, des glow in the dark décrochées d'un ciel de chambre d'enfant, balayées et jetées aux poubelles, emportées par le vent. C'est comme si la nuit braillait en paillettes multicolores puis, qu'au matin, on pilait dessus en allant porter nos kids à l'école.

J'ai commencé à les coller n'importe comment sur la couverture de mon carnet Moleskine vert tableau acheté l'an dernier, sur un high de café, chez un marchand de revues. Question de me motiver, de me déniaiser. Je me suis dit, il va être tellement cute, mon Moleskine avec sa constellation girly, que je vais finir par trouver le courage d'écrire dedans. Pis là, ben, c'est ça, là, je viens de l'ouvrir à la première page, juste pour laisser le stylo patiner tout seul sur le papier doux, juste pour voir si j'ai de quoi à dire, pis... Je pensais à rien, promis ! Je me suis pas dit : « man, je vais écrire à Barbara ! » Non ! C'est ben trop quétaine d'écrire aux morts, c'est pas mon genre !

Ouin, OK, fuck, c'est peut-être mon genre, bon !

Mais c'est pas de ma faute. C'est sûrement le crayon qui a des émotions... ou je sais pas. J'ai juste ouvert la patente, pis ça s'est mis à te parler. Pis je l'sais maintenant que ça sera plus capable d'arrêter. Tellement d'affaires à te raconter, ma Barbie dorée ! Ouf ! Des affaires dull de ptite mère québécoise inquiète, mais aussi des potins wild avec des chambres de motel pis toute. Capote pas, là ! Ça va sûrement juste finir en gros ketchup de cœur répandu partout sur l'asphalte.

Ou peut-être pas ?

Peut-être que, quand je vais avoir terminé de me moucher dans tes pages, je vais être guérie ? Peut-être que je vais arrêter de pleurer tout le temps comme une grosse pieuvre pré-menstrue, pis je vais comprendre ce qui m'est arrivé ? Je vais avoir de la distance, de la hauteur, de l'air, de l'espace... Là, j'ai juste l'impression d'avoir pris somnambule un train, pis de m'être réveillée en pyj' dans un pays que je connais pas.

Mais c'est certain, par exemple, qu'un beau matin de recyclage, pas le choix ma Barbara-cahier, je vais te crisser au chemin avec ta couverture, tes pages douces pis tes belles étoiles. (Désolée + désolée + cœur cœur bisous bisous) Comme ça, personne saura jamais que j'ai été en amour dans le beurre, en cachette, avec un fantôme vide. « Personne » étant : mon chum, nos trois kids, mes amis, les madames de ma pharmacie en bas de chez nous, la nation et les multiples créatures qui peuplent les nombreuses dimensions du cosmos.

Personne.

« Romandamourrr » : c'est comme ça que ça sonne quand Mémé parle des livres à l'eau de rose qu'elle se tape en chaîne : « m'a lire un bon ptit romandamourrr ». Je te jure, ces temps-ci, elle doit facilement s'en taper un par jourrr. Pendant que nos kids terrorisent les petits vieux à la piscine intérieure de son bloc, j'aime ça aller me réfugier dans son appart,

m'installer sur le divan pis fumer une smoke en lisant ses livres. Shit, c'est vraiment con comme littérature, mais ça me change les idées. En plus, j'en profite pour espionner mes ancêtres.

Est tellement hot ma grand-mère dans sa vieillesse installée, si tu la voyais ! Est là, assise à table dans sa robe de chambre en minou beige, avec ses superbes et immenses fesses qui débordent de la chaise, cigarette au bec, les coudes appuyés sur la nappe de plastique. Tu l'entends pousser un sacre bien senti quand, ivre d'amour, Marcello renonce à l'empire familial au profit de la perfide Paméla ; ou bien elle verse une larme de cristal quand Brandon emmène la douce Stacy à son ranch secret pour lui déclarer sa flamme, sur le dos d'un cheval blanc.

En face d'elle, toujours silencieux, mon cure-dent de grand-père. Il change pas ! Juste un peu plus courbé. Il peinture silencieusement ses petits soldats de plomb en respirant la fumée secondaire de ma grand-mère. Entre les deux, posé au centre de la table, comme une tranchée, le même éternel cabaret fleuri en métal dans lequel reposent kleenex, cigarettes, pinceaux, cachous, pastilles, lunettes de lecture et médicaments divers. C'est vrai qu'ils sont cute ensemble, mais sérieux, pourquoi le monde trippe autant sur l'idée de vieillir en couple ? Deux territoires de solitude délimités par une rangée de pots de pilules.

— Tiens, t'aimes ça les romandamourrr ? Apporte cette pile-là chez toi. Celui sur le dessus, il finit par un beau mariage sur la plage.

— Ils finissent tous par un beau mariage sur la plage.

— Non.

— Ou dans une gondole, ou...

— Y'en a un autre dans la pile, tu vas voir, la fille a me fait penser à toi. Est belle, pis brillante, pis est écrivaine, comme toi.

— Je suis pas écrivaine, Mémé, je suis juste une esclave d'écriture moisie pour un genre de Costco de l'information.

— Bon, bon. Tu veux-tu un Pepsi ?

— Montre le livre avec l'écrivaine, c'est lequel ?

— Han ? Attends. Celui-là.

— Eh boy, le beau maillot de bain ! Et les brushings d’la madame ET du monsieur sont incroyables ! « Collection AMOUR. 1984. » Ça peut juste être bon. OK, thanks Mémé, je les prends.

— Ça va te donner de l’espoir.

— Espoir de quoi ?

— Pour le mariage.

— Quel mariage ? Eh shit, écoute ça : « *Romancière en mal d’amour, Ann avait tout pour être heureuse... sauf le héros idéal ! L’amour n’existerait-il donc que dans ses livres*¹ ? »

— Je sais pas qu’est-ce qu’il attend ton Canadien anglais pour te demander ta main... Ça nous ferait tellement une belle cérémonie, avec les enfants pis toute... Tes parents décolleraient sûrement pour une fois de leur maudite Floride pour venir pis...

— Mmm... Mémé ? Les Harlequin que tu me donnes là...

— Ouain...

— Je peux-tu découper dedans ?

— Han ?

— Coupe, coupe... des mots, des phrases... dedans... les livres ? Please ?

— Pour faire quoi ?

— Je sais pas. Je capote sur le papier jauni des pages pis... J’ai toujours eu envie de faire des poèmes à partir de découpes, mais j’arrive jamais à tronçonner des vrais livres.

— Ben voyons, c’est des vrais livres, ça, fille !

— Oué, mais c’est des romans à l’eau de rose, on dirait que c’est moins pire d’les trucider. En plus, y’a des super beaux mots, regarde : « baiser sauvage ». J’té découperais ça, dret là !

— Bon, tu le vois ben que t’es écrivaine, fille ? Pis tu m’as pas répondu, tu veux-tu un Pepsi ?

Regarde ce bout-là, ma Barb, je l'ai découpé pour toi. Avoue !

— Quel temps vous reste-t-il pour savourer les plaisirs de l'amour ? Les lèvres d'Ann se mirent à trembler. Consciemment ou non, il venait de mettre à nu la faille secrète de son personnage, ce vide qu'elle feignait de combler par l'écriture. Ses doigts effleurèrent le poignet de Justin. Depuis des années, elle se répétait qu'un jour elle prendrait le temps : le temps de jouer du piano, le temps d'apprendre à piloter un avion, le temps d'aimer².

Ou pour moi ?

Marde.

Bon, je niaise là, han ?

C'est que j'ai peur, côliss.

J'ai peur que si je me mets à écrire sur lui, ça fasse le contraire de l'affaire que je veux que ça fasse, pis que ça creuse encore plus profond le sillon de mon sentiment amoureux, que ça donne encore plus de relief à ma petite fiction de marde, pis que mon personnage soit plus capable de sortir de cet astie de romandamour à 4,95 \$. J'imagine carrément le résumé :

Une professionnelle dans la trentaine voit sa vie basculer lorsque sa meilleure amie, Barbara, meurt dans un tragique accident de la route et lui lègue en héritage ses trois enfants. Elle et son conjoint les élèvent comme les leurs, dans la plus parfaite harmonie familiale, jusqu'au jour où un intrigant et séduisant collègue perturbe le quotidien de la jeune femme avec des textos enflammés. Cèdera-t-elle à ses avances ? Acceptera-t-elle l'invitation à venir le rejoindre dans la chambre de motel numéro 27 ? Et, surtout, quelles sont les véritables intentions de ce mystérieux étalon ?

Okidou, je plonge. Fuck toute.

Première chose, je réalise qu'il va falloir le nommer, lui. Il a le nom le plus banal de l'univers, mais dans mon esprit tordu, ça sonne cochon. Je veux pas me mettre à lubrifier comme une limace chaque fois que j'écris trois lignes sur lui. Il lui faut un surnom hyper dull. Je pense à « Avis de cotisation ». Mais non. C'est trop long.

Bon, je vais aller me chercher une grosse tasse de café pis à mon retour, ma Barbara étoilée, c'est promis, je vais avoir trouvé...

Brossard !

Je l'appelais des fois « Brossard » pour le niaiser de vivre là. Brossard. Pourquoi pas ? Bon, maintenant, est-ce que le mot résiste aux nombreuses tordaisons sémantiques que mon cerveau psychopathe pourrait lui faire subir ? Voyons voir :

- Brosse. Art.

(Peinture à la brosse. OK, rien de trop érotique ici.)

- Brossard(e)

(Un gars ou une fille qui brosse beaucoup... ouais, ça va, je gère la patente.)

- Drassorb

(Clean ! Rien à signaler de sexuel du côté du mot pris à l'envers !)

Yé !

Bon, maintenant, comment ça commence, donc, cette histoire-là ? Viarge, j'imagine qu'il faut que ça starte par la partie que t'as commencé à manquer (pour des raisons de mort).

Faque c'est simple, visualise un jour rugueux, un jour de marde, un jour crotté, ce jour-là, un grand tremblement de terre magnitude mille secoue tout Montréal, imagine un trou béant qui s'ouvre sous tes pieds, tout glisse dedans, chiens, chats, humains, immeubles, lampadaires, en tout cas c'est comme ça que je feel quand je reçois le coup de téléphone de trop, quand, entre deux cris dans le cellulaire, j'entends la voix de ton père me dire que t'es morte côliss, ben oui, morte tabarnac, morte, avec ton épais de mari, dans un accident dull de char dull sur une autoroute dull. Morte... Un mardi. Qui meurt le mardi ?

Morte...

La petite bolée que je rejoignais dans la ruelle pour marcher avec elle jusqu'à l'école.

La fille que je payais en boîtes de raisins secs pour qu'elle m'aide avec mes devoirs et me fasse des tresses françaises pour pas pogner des poux.

La fille qui me faisait des tresses françaises, même si j'avais plus de raisins secs.

La fille qui aurait nié même sous la torture que c'était moi qui lui avais finalement donné des poux.

La fille avec qui j'ai échangé mes robes de princesse, ma varicelle, mes cartes de hockey, mes brassières, mes colliers, mes larmes, mes premiers joints, mes premiers amants.

La fille qui était aussi une mère hallucinante qui a élevé ses deux gars et sa fille presque toute seule, comme une astie de championne, bricolages de luxe, lasagne de compétition et lecture du soir avec lampe de poche sous des draps toujours très très propres.

Dans le flou de ce tourbillon d'images, leurs trois petites faces finissent par se figer dans mon esprit. Je fais un calcul rapide de ceux qui restent dans ton entourage pour en prendre soin : ta mère est morte depuis longtemps, ton vieux père est malade et dysfonctionnel, t'as pas de frères ni de sœurs.

Je te jure qu'à ce moment-là je me dis « ouin, ça va être un problème », mais je catche pas encore que ça va devenir mon problème.

Chum : « On va être capables. On va s'équiper, on va s'acheter un genre de van comme les vrais grown-ups, pis... Y'a plein de cabinets libres dans la clinique. Ils vont avoir chacun leur chambre. Cinq, on va être cinq. C't'un chiffre chanceux, right ? »

Moi, je suis une statue froide, et blanche, et inerte, aucun vaisseau sanguin fonctionnel. Ma meilleure amie est tombée dans un trou noir, en tirant avec elle sur la couverture de mon enfance, je vois plus rien ni devant ni derrière,

does not compute pantoute. Chum, si tu l'avais vu, il était magnifique en ce moment d'adversité, courageux, sanguin, l'œil lumineux, la tête dépeignée, solide, le guerrier s'était éveillé en lui. Il l'a presque crié : « On va dire oui à la travailleuse sociale. On les prend ! Three kids ! On est capables, non ? On va les élever comme une portée de bébés chats ! Easy. La vie nous met au défi, pis on va répondre présents ! » Puis il s'est levé de sa chaise à roulettes (ce qui, comme tu le sais, est assez historique, merci) et il a ajouté : « Mais on va avoir besoin d'accessoires. »

Il est parti en claquant la porte – moi : toujours la statue de peine immobile qui ramasse la poussière – et une heure plus tard, il est revenu avec une camionnette et deux gars qui ont monté à bout de bras un énorme congélateur horizontal, qu'ils ont squeezé à côté des laveuse-sécheuse.

Jusqu'à maintenant, cet « accessoire » a très peu connu la grâce de tenir au froid mille petits plats mitonnés d'avance par une ménagère exemplaire (parce que, you know, yo no soy une ménagère exemplaire). Alors le pauvre congélateur en crise identitaire nous prête docilement son top pour plier du lavage, et il est utile aussi pour maintenir la rigueur et la discipline dans la famille. Quand un kid est trop tannant, on le menace d'aller passer la nuit là. Ça le refroidit.

Bon, bon, calmos, j'ai jamais congelé tes enfants, OK ?

À trente ans, j'avais pas d'enfant. À trente et un, j'en avais trois.

Leyla, 10 ans.

Steeve, 8 ans.

Jerry, 3 ans.

Pendant six ans, je vis en astronaute, comme si j'habitais la face cachée de la lune :

il fait très noir

très froid
les sons sonnent sourd
pis tout a l'air de flotter dans les airs
tout le temps.

Pis à un moment donné, imagine ça, bang, tu te réveilles à l'Aubainerie, six années ont flyé, t'es grosse pis t'es pas au courant, il fait frette pis t'es pas au courant. Tout le monde a sorti ses bottes d'hiver, toi t'es en gougounes depuis avril passé. Tu magasines, entre deux réunions de job, des gilets à fermeture éclair comme si ta vie en dépendait. Bon Dieu, faites qu'il y en ait trois, de trois couleurs différentes, tailles neuf à seize ans, en spécial. Mais y'en a juste en motifs camouflage dans les tailles que tu cherches. Bariolés kaki. Phoque off, quand on va sortir en gang, on va avoir l'air d'une famille de freak de l'armée ! T'es mélangée, tu rêves juste à ton prochain café. Être une bonne mère, ça veut peut-être juste dire savoir acheter des astiques de coats de la bonne taille, de la bonne couleur, au bon moment de l'année ? Y'a bien les roses qui sont pas chers, mais Jerry va détester ça... Ah pis d'la marde, famille non genrée, rose is the new black, tabarnac !

Je me souviens que c'est à ce moment de crash mental que mon téléphone vibre. Il vibre presque plus parce que depuis ta mort et ma maternité de force, personne ose m'écrire candidement « Hey, allô, comment ça va ? ». Je regarde l'écran. C'est mon Canadien anglais d'amoureux, avec ses messages cryptiques. Je me sens tellement fatiguée. Je décide de me planquer pour lire son texto, ici, par terre, dans le rack des petites camisoles qui ont l'air douces. Fudge, c'est vrai, sont douces ! C'est comme un poème sur mes joues. Est-ce qu'un client pourrait me remarquer parmi le linge et penser que je suis à vendre ? Personne m'achèterait anyway, je pense que je sens vaguement la fumée de steak haché.

Cela pue le destin

C'est clair, Albert, que j'aurais juste dû faire semblant que j'avais pas lu son texto, et laisser Chum se démerder avec son soir de hockey. Bière pas bière, c'était son soir, that's it. Mais je sais pas, j'ai été séduite par la beauté de son texto pour une fois tellement compréhensible !

Todd + me want to get fucked off à son pref bar qui ré-open. Can you sub pour Leyla's hockey ?

Bon, on s'entend, ma Barbara fleurie d'amour, que s'il existait un char spécial, avec des superpouvoirs, qui recule dans le passé, c'est exactement ici qu'un double de moi-même, venant du futur, viendrait à l'Aubainerie, dans le rack des camisoles trop douces, pour me dire de NE PAS lui répondre « pouce jaune avec face jaune qui envoie un bisou ».

Mais you know me, j'ai jamais eu de chance avec mes chars. Ni avec mon futur.

Bon, on arrive à Brossard.

Comment le décrire de façon, disons, un peu objective ?

Brossard est une municipalité du Québec, au Canada, dans la banlieue sud de Montréal. La ville compte environ 89 000 habitants. Elle est située en bordure du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Jacques. Elle est desservie par quelques grands axes autoroutiers et par le boulevard Taschereau qui traverse la ville d'est en ouest en rassemblant une grande quantité de centres commerciaux.

Brossard compte un grand nombre de communautés culturelles provenant majoritairement de l'Asie (Chine et Inde), du Maghreb, d'Haïti et de la Jamaïque en plus d'être la seule ville officiellement multiculturelle du Québec. La ville compte d'ailleurs un temple bouddhiste (Lien-Hoa)³.

Bon, OK, là ! Ah, si on peut pu niaiser !

Bon. Brossard.

Brossard est un gars de Brossard, Québec, Canada, avec qui j'ai échangé au moins 89 000 textos, dont plusieurs romantiques et certains pour la job. On travaille chacun de notre bord du fleuve Saint-Laurent pour la même boîte de recherche et communication dull et commerciale. On a chacun notre champ d'expertise : lui fait de la recherche dans l'axe de la politique et de l'actualité, et moi, ma Barb, écoute ben ça, je me suis développé une très pathétique spécialité dans l'humour et les « fun facts », d'où ce côliss de surnom de « Némole-poisson-clown » qui me colle au cul à la job.

Brossard est aussi un gars multiculturel, on peut dire : sa grand-mère paternelle est d'origine asiatique, ce qui lui fait des yeux en amande magnifiques, et sa femme est d'origine haïtienne, troisième génération.

Brossard est aussi un peu bouddhiste, j'imagine, puisqu'il s'apprête à foutre le feu à mon temple intérieur et à me laisser l'éteindre toute seule, en me regardant faire, avec grand détachement.

baiser sauvage

Corridor écho d'un aréna à Verdun où Leyla a jamais joué avant. Côliss, c'est rendu que j'ai besoin de Google Maps pour sortir des toilettes et retrouver mon allée de sièges ! J'entends les cris des partisans, mais je suis incapable de m'orienter avec le son, on dirait qu'il vient de partout. Essai-Erreur, je reviens sur mes pas. Personne autour pour m'aider à me retrouver. Vide. La foule s'emballe, je pense qu'on vient de compter un but. Fuck, si c'était Leyla ? Elle va me tuer si je l'ai manqué !

Et là, la porte des toilettes des gars s'ouvre. Yes, je vais pouvoir demander mon chemin à un preux chevalier de bécosses ! Mais qui est là qui se balance, pas mal chaud, comme un singe somnambule sur des patins à roulettes ? Ben oui, ze fameux Brossard ! Ouf, si tu le voyais, je sais que tu catcherais la patente. Sa grandeur m'impressionne, sa beauté me splashe dans face, je pense même que je ferme un œil, par réflexe, tellement il shine fort.

— Hey, heille, salut !

— Euh... sa... lut ?

— Ha ! Tu me replaces pas, han ?

— Oué, mais comme vaguement... T'es qui donc ?

— Némoo.

— Némoo ?

— Le poisson-clown. De la Boîte.

— Oh oui, fuck man, c'est vrai ! S'cuse. Ha ! ha ! ha !

— Ben non, c'est pas grave, on s'écrit juste pour les liaisons avec la prod... C'est clair que tu te souviens pas de moi... On s'est vus juste deux fois en vrai : à la réunion avec l'équipe Orage, pis pour le Quinzième de... Les deux fois t'avais un t-shirt de Snoopy.

— Han ? Ah ? Ben oui, là je... je te reconnais. S'cuse, chu un peu soûl.

— Pas grave.

— Très soûl, en fait. J'accompagne un ami que sa fille... qui... pis on s'est descendu une bouteille de scotch cachée dans un thermos...

— Wo.

— Mais, euh, je me rappelle de toi maintenant, mais on dirait que je... je me souvenais pas que t'étais... euh... comme ça...

— Comme quoi ?

— Ben, euh... cute ?

— Hé ! hé ! Ben non, han, ce... c'est vrai, han ? La plupart du temps, on pense à moi, on visualise tout de suite du orange, des lignes blanches pis...

— Une ptite nageoire croche.

— Hé, hé, oui...

(Long silence. Il me fixe avec un énorme sourire banane. Maudine qu'y é beau !)

— Hey, faut que je te le dise, j'aime vraiment ton style, t'sais !

— Moi ? Mon... quoi ? Je m'habille n'importe comment, je...

— Non, j’aime comment t’écris.

— Ah, oui, tu... Quoi ?

— Sur le groupe de la job, tu me fais tellement rire des fois quand tu réponds !

— Haha !

— C’est vrai ! C’est drôle, c’est weird, c’est brillant, c’est niaisieux...

— Oué, sûrement niaisieux, oué...

— Quand je vois « Némò » apparaître dans un commentaire, même si ça me concerne pas, je me pitche pour le lire.

— Haha ! Ah ouais ? C’est pas tout le temps édifiant, han ? Des fois, c’t’un peu vedge... Mais je... hé merci...

— Bon, ben je vais y aller, moi... Trop soûl. Tant pis pour la game, je m’en retourne dans ma banlieue.

— Pas en char toujours ?

— Non ! Je me paye un big fat taxi ! Ouais, j’en ai au moins pour quarante piasses pour rentrer s’a Rive-Sud.

— My God, traverser le pont en taxi, t’es complètement wild !

— Ouais, chu de même ! Mais là, chu perdu. On sort par où, donc ?

(Il me regarde avec un air de grosse guimauve béate.)

— Ah shit, moi aussi chu mêlée dans les corridors.

— Fuck.

— Ouais.

— C’est foutu, on va mourir ici, Némò. Ou on va être condamnés à manger notre propre chair.

— Han ?

— Ouaip ! J’ai aidé à boucler dernière minute la recherche pour la fameuse émission de survie en milieu hostile.

— Ouch !

— Ouais, la quantité de sites de survivalistes que j’ai dû me clencher ! Mais j’ai appris des affaires, ç’a l’air qu’on peut se nourrir pendant treize jours en se coupant soi-même des petits bouts de notre propre peau.

— Ark-e.

— Non ! Faut juste choisir les bonnes parties.

— On dirait, là, que je suis en train de me poser des questions sur les parties de mon corps qu’aucun humain normal devrait se poser.

— Mais t’es pas un humain normal, Némó.

— Ha ! ha ! OK.

— Shit, faut que je rentre... Gauche, droite, milieu, j’ose pas choisir. Si au moins j’avais une craie pour dessiner un portail magique, ici, sur le mur.

— OK, attends. Quelle couleur tu veux ?

— Non, sérieux, t’as des craies dans ta sacoche ?

— Oui. J’ai tout là-dedans. Même de la bouffe. On aura pas besoin de se nourrir de nos petits bouts inutiles. Tiens, rose, ça marche-tu ? Ou mauve ?

— Non.

— Jaune ?

— Non, aucune couleur va marcher parce que je t’ai menti. Désolé, Némó, je sais pas vraiment dessiner des portes magiques... J’suis un faux magicien. Même pas d’lapin. J’vais être obligé de te manger.

— Hey, non ! No way ! C’est TOI qui es censé te manger toi-même !

— Ouais, mais je pense que je goûte pas très bon, faque... Toi par exemple...

Il me fixe avec encore plus d’intensité, je suis de moins en moins capable de soutenir son regard d’enfant amoureux. Faque je fais ce que je sais faire de mieux dans ce genre de situation, je dis un ostie de paquet de niaiseries.

— Non je... je trouve ça cool qu’on se croise parce que les deux autres fois que je t’ai vu, comme je te disais, t’avais un t-shirt Snoopy, pis là,

j'aurais pu me dire « hey, c'te gars-là, il a-tu une vie ou il fait juste tripper sur Charlie Brown ? ». Ben non, visiblement t'as d'autres centres d'intérêt, vu que... C'est quoi, là, donc, ton chandail ?

Je m'approche pour regarder. Je tasse sa veste de laine, il pose une main sur mon poignet, caresse la partie douce et veinée avec son pouce. Je sais pas quoi faire avec cette information tactile alors je l'ignore, mais je pense que mes yeux partent dans des sens opposés.

— Petro-Canada ! Faque euh, t'es aussi un passionné de... pétrole... et de... stations-service... et euh... (*eh merde, j'me cale tellement !*)

— Qu'est-ce que tu sens ?

— Euh... han ?

— C'est quoi, ton parfum ?

— Ben... C'est euh...

— Attends, laisse-moi...

— Han ?

Il me respire.

Je sais, Barb, c'est weird à dire, mais y'a pas de phrase plus exacte pour dire ce qu'il ose faire dret là, sans prévenir (dans le corridor vide de l'astisque d'aréna de Vardun !!!).

Il me respire.

Il pose son nez dans mes cheveux, tout près de mon front, il ferme les yeux et prend une grande, une immense respiration... de moi.

Et moi... je sais pas pourquoi... mais au lieu de trouver ça weird et dégueu et envahissant, je fonds là-dedans, je m'abandonne totalement.

— Shit, tu sens bon...

Deuxième respiration, ses lèvres frôlent ma peau. J'ai les jambes molles, incapables de bouger.

Puis à la troisième, il m'enlace avec ses bras élastiques et s'accote sur moi, en chancelant un peu. Je m'appuie à mon tour contre le mur de béton

pour pas tomber. Son odeur est juste transcendante. Il m'enveloppe avec son corps. Je suis une balle dans une mite de baseball.

Puis à la quatrième respiration, phoque off ! Les derniers câbles de résistance pètent en moi d'une shot et je me laisse aspirer, au complet. Je suis le mouvement ascensionnel et me dresse sur la pointe des pieds, et sans que je le décide, ma bouche touche sa bouche, qui est à la même température que la mienne, tellement de la même température que ça me prend un temps bizarre pour que je catche qu'on est véritablement en train de s'embrasser.

C'est quoi son spécial truc qu'il fait avec ses lèvres ? Je suis ben trop nouille pour trouver les mots justes pour te le décrire, mon Barbichou chéri, mais je dirais que ce qui est débile, c'est qu'en m'embrassant, Brossard me donne quelque chose en même temps qu'il se prend quelque chose. Et tout ça fait « oui » en moi ! En plus, il passe sa main partout dans mes cheveux, mais pas doucement comme on flatte un minou, non, féroce, comme si le bouton rouge pour stopper l'imminente fin du monde était caché quelque part au fond de ma chevelure.

Au bout d'un temps, ça s'arrête, mais je sais plus comment. Je sais qu'il y a ce moment où il me regarde avec ses yeux rieurs et il me dit : « T'es incroyablement spéciale, Némé. » Je revois aussi son dos, au fond du corridor. Il se retourne pas. Mais il réussit à être superbe, de dos, faut le faire !

Je retrouve mon siège, je sais crissement pas comment. Deux mères de joueuses de l'équipe de Leyla me voient arriver avec ma nouvelle coiffure et mes lèvres rougies :

— Coudonc chère, tu t'es-tu battue avec le séchoir à main des toilettes ?

— Ha ! ha ! The blower clearly won !

Je réponds rien, je regarde avec une tendresse infinie la patinoire. « T'es incroyablement spéciale, Némé. » Je sais plus qui a gagné le match. Pis le seul souvenir qui m'est resté de la fin de la game doit pas être la bonne affaire parce que, dans ma mémoire, les joueuses des deux équipes

s'enlacent et dansent au ralenti sur ma toune préférée de *Flashdance*, la glace fond en gouttes d'eau qui flottent dans les airs et remontent vers le plafond. Il pleut dans l'aréna mais à l'envers, comme.

Mes frissons sont riches et célèbres

Le lendemain, dans le métro, je te jure, je suis assise avec la certitude que j'ai choisi la place la plus SPÉCIALE du wagon. Je souris même légèrement, d'empathie, aux gens un peu moins spéciaux qui ont choisi une place un peu moins spéciale.

Au restaurant, quand le serveur me demande riz ou vermicelles et que je réponds vermicelles, je sens, au fond, que je suis incroyablement spéciale comme cliente.

Quand j'ouvre le journal qui traîne sur la table à côté et que je consulte mon horoscope, une tache de gras presque en forme de cœur juste sur MON signe astrologique confirme SCIENTIFIQUEMENT le fait que je suis spéciale. Et même assise avec les genoux dans le front sur les mini chaises de classe, à la réunion de parents, avec beaucoup trop de parents qui ont beaucoup trop d'opinions de parents, je réussis à me sentir encore et toujours... crissement... spéciale.

(Je passe sans arrêt un doigt sur mes lèvres.)

Puis le soir, de retour à l'appart après la réunion de classe, je suis soudainement plus du tout incroyablement spéciale. Non. Je me cache dans mon bureau et fais ce que toutes les filles pas spéciales font. Ben oui, ma Barbara à moi, je me plogue sur mon phone pis j'épluche Brossard sur les réseaux sociaux. Berk.

Ben oui, il a une femme. Berk. Ben oui, elle est magnifique. Noire, jeune trentaine, presque aussi grande que lui, cul de course, sourire pétillant, vêtements raffinés, des souliers tellement complexes que je saurais même pas par où commencer à les attacher, une job dans le domaine des finances mais avec un zeste humanitaire.

Ben oui, il a des enfants. Une. Une fille métisse, full beautiful, extra girly, qui fait du ballet, du cheerleading et du surf à des places loin et ecofriendly.

Je l'sais, tout ça devrait me décourager all dressed et forever de faire quoi que ce soit d'autre comme démarche pour le contacter, mais qu'est-ce que tu veux, tu le sais bien, je suis le démon incarné pis y'a rien de bon qui joue à la télé, faque j'agrippe mon phone et...

Hi ! T'es encore pogné dans un corridor de l'aréna ou t'as trouvé la craie pour te sauver que j'ai glissée dans ta poche ?

Oui, il voit mon message. Non, il y répond pas.

Dans l'attente d'un éventuel « hey » de sa part, je me brosse les dents, je pulvérise le monstre-tueur-de-pandas sous le lit de Jerry, je donne de l'ibuprofène à Leyla qui a mal au ventre à cause de ses règles, je me déniche deux, trois cancers wild sur un site de diagnostics de maladies, je regarde si mon signe astrologique matche avec celui de Brossard (bof, moyen), je ramasse Steeve somnambule, la tête dans le fridge, j'en profite pour changer le sac de poubelle de la cuisine, puis finalement je retourne voir mon phone.

Non, Gaston, il ne m'a pas répond.

Non, il ne me répondra pas.

Pas cette semaine-là.

Ni la suivante.

Ni l'autre.

Long fade out sur ma spécialness,
puis noir.

C'est toi, la maman. Ç'a toujours été toi, la maman. À huit ans, tu partais pour l'école en disant à ton père ce qu'il restait dans le fridge pour son dîner, tu replaçais tes poupées par ordre de grandeur en leur demandant d'être sages durant ton absence, tu me rejoignais dans la ruelle avec ton peigne et des élastiques pour me coiffer, puis tu m'attendais à la sortie des classes en me demandant comment avait été ma journée.

Tellement une maman que personne a trouvé ça weird que t'aies ton premier kid à l'âge où les Américains ont légalement le droit de boire leur première gorgée de bière. Rien d'étonnant non plus que t'en aies eu deux autres après. T'étais pas totalement in love avec ton épais de mari, mais il te faisait des bébés, il faisait assez de cash pour vous tenir hors de l'eau, pis il était rarement à la maison dans tes pattes. L'homme parfait, pour toi en tout cas.

Moi, j'étais Tata cool. Celle qui arrive avec des sacs de jujubes fluo pis des jouets niaiseux qui font trop de bruit. Je m'assoiais à table avec ta petite trâlée, je faisais des sculptures dans le beurre, je me mettais des pailles dans le nez pour les faire rire. J'allais nous chercher deux bières dans ton fridge en te racontant mes dernières niaiseries d'adolescente de presque trente ans : les partys, les shows, les amis, les expositions, le travail, les partys... Toi, tu nous servais à chacun une part de lasagne parfaite, une qui se tient debout toute seule, pas trop sèche, pas trop molle. (Maintenant, je sais combien c'est toff pis long à préparer une ostie de lasagne !) Le souper finissait souvent en bataille de coussins dans le divan. Montagne d'enfants. Je sais même pas si une seule fois je t'ai aidée à faire la vaisselle.

Elle posa un disque argenté sur la platine et la nuit se mit à tourner

J'étais pas fan de ton ptit mari, jamais là pis trop autoritaire, je trouvais qu'il t'aimait mal. T'étais pas trop fan de mon Canadien anglais non plus,

absent mentalement et un peu pantoufle, tu trouvais qu'il m'aimait mal. J'ai gardé ton expression, t'sais ! Je l'appelle encore mon « chum à roulettes ». Ça faisait exprès, chaque fois que tu venais à la clinique, tu le pognais en train de lire en avançant lentement dans le corridor sur sa chaise à petites roues. Mais là, si tu savais, c'est pire que pire ! Pour sa nouvelle job, il travaille la moitié de la semaine à l'université et le reste à la maison. Il passe des journées entières à lire, vissé sur sa chaise. C'est même rendu que, quand les enfants veulent faire une course à relais dans le salon, ils déplacent quelques meubles pis lui. Mais c'est pratique un chum à roulettes parce que, quand je me crinque pour passer la balayeuse, j'ai juste à le rouler plus loin dans une autre pièce et le ramener après. L'important, c'est de pas l'oublier dans un coin trop exposé au soleil, il pourrait rôtir.

Des fois, je lui arrache des mains sa tablette, son livre ou son journal pour l'embrasser, je m'assois sur ses genoux et on se met à tourner ensemble.

Une orchidée couleur pêche et sa_perle_disco Coule de la fente un filet de crème de menthe

Un jour je vais le faire, Barb. On a fantasmé là-dessus ensemble, on en a parlé le soir en s'endormant dans nos sleeping bags sous la tente, mais une bonne fois, je te jure côliss, au nom des rêves pour deux, au nom de l'enfance, au nom de la liberté, phoque toute, je vais pogner le maudit grand bol à punch de ma mère, dans l'armoire au-dessus du four, je vais le remplir de tous nos sorbets et crèmes glacées préférés, les miens pis les tiens, pis je vais tout manger, tout avaler, jusqu'à ce que ça dégouline sur mon linge, jusqu'à ce que je sautille partout dans l'appart parce que j'ai le front gelé.

Pis, ce sera ÇA le grand moment

fou

et décalé

et cochon

de ma vie.

Bon, tu t'en saches, han ? T'as juste envie que je te parle de tes kids, han ? Ça va viendre, promis. Laisse-moi juste encore un peu de temps.

On se retrouve-tu au motel, Némó ?

Pas tout de suite. Plaies à patcher.

Rien de grave toujours ?

Les kids ont joué à la piñata pis c'était Steeve, la piñata.

Shit.

Ça va être correct. Je te retrouve, chambre 27, disons, dans une heure ?

Yes !

Ouais, t'as bien lu, chère ! Pendant un temps, j'ai reçu deux trois fois par semaine ce genre d'invitation de la part de Brossard. Tellement que ça m'impressionnait plus. Euh, je veux dire : j'étais pas surprise quand ça popait sur mon téléphone, mais oui, chaque fois, mon cœur sautait de joie, debout sur

les coussins de velours du Chesterfield de l'amour

Parce que pendant un temps, je suis allée régulièrement au « motel » avec lui. Oui, oui, calmos, mon amie hystérique, je t'explique.

Deux mois après le french indélébile, notre Boîte est engagée sur une émission sur les motels cheap en Amérique du Nord. Un animateur trop bronzé avec des tattoos pis des t-shirts troués à cent cinquante piasses va remonter les routes d'Amérique du Nord dans un char vintage pour aller « dormir » dans les plus kitsch motels. (Dans la vraie vie, l'équipe tourne au motel, pis elle va coucher dans les Four Seasons à proximité.) L'approche se veut à la fois politico-historique et rigolote. Faque, c'est qui les deux zozos qui sont choisis pour monter le dossier de recherche préliminaire ? Ben oui, Brossard pis moi !

C'est la première fois qu'on se retrouve sur un projet ensemble. Ça commence tranquillou, échanges de textos professionnels, une touche d'humour, jamais de mots cochons style « craie » ou « patinoire ». Peut-être

qu'il a oublié, que je me dis, il était ben soûl... Faque on travaille comme des pros, ça reste comme ça... Puis, un jour, on décide de faire une réunion téléphonique pour s'entendre sur des détails. On se fixe une heure, le soir assez tard. On s'appelle. J'étais ben trop nerveuse, j'avais même mis du gloss ! (Ce qui est très niaisieux, vu que c'était un appel audio, t'as ben raison.) Mais au bout d'un moment, les papillons en moi se calment, la conversation devient fluide pis on a du fun avec les anecdotes de motels, le sujet est somme toute très cool. Et là, dans la liste, on accroche les deux sur un motel en particulier, le motel Belle Vue, à l'entrée du pont Champlain. On réalise qu'on a déjà couché là, à des époques différentes. Mais ce qui est encore plus fou malade, c'est qu'on a dormi dans la même chambre ! La 27.

C'est une histoire un peu taboue chez nous, je me souviens plus si je te l'avais racontée. En tout cas, t'étais pas là. On revenait de vacances pluvieuses et pas trop glorieuses à Myrtle Beach. C'était le soir assez tard. Mon père était crevé, écœuré de conduire, en tabarnac après le trafic en particulier et après la vie en général. On allait enfin rentrer sur notre île. Nous restait juste le pont, ensuite, à tout casser, une grosse demi-heure avant de rejoindre le Merveilleux Monde de Villeray. Mais là, mon père a décidé qu'il en avait plein le cul de chauffer, que cette demi-heure, eh ben elle était de trop, pis que tout était de la marde, bon ! Alors, sans nous consulter, en grognant, il a bifurqué et il est rentré dans le premier stationnement de motel qu'il a vu. Motel Belle Vue. Sur l'enseigne, il était écrit « avec vue » et « vacancy » au néon. Ma mère et moi, on était vedge sur les Grivol, notre derrière avait pris l'exacte forme de la banquette, on avait plus le courage de s'obstiner. Mon père est revenu de la réception avec la clé, a stationné l'auto, puis il est monté tout seul au deuxième étage, sans nous attendre, sans sortir les bagages. On l'a docilement suivi. J'ai figé devant la porte, en lisant le numéro de la chambre. 27. Même si je devais avoir juste douze ou treize ans à l'époque, j'ai pris conscience soudainement du temps qui passe. Et j'ai réalisé qu'un jour, oui, un jour, ben j'aurais vingt-sept ans. Je serais qui ? Je ferais quoi ? Ma première crise existentielle, au fond... Je me souviens bien de l'odeur de la chambre, ses murs en stucco, son ameublement brun et impersonnel. On s'est tous

couchés sans dire un mot, dans les vêtements qu'on portait ce jour-là. Mon père s'est immédiatement mis à ronfler, et ma mère, je sais pas... elle devait, comme moi, fixer le plafond dans le noir, en écoutant les voisins baiser avec des fake cris de gens qui se pensent dans un film porno.

Brossard était plus vieux quand il a visité la fameuse chambre. Seize ans environ. Il était avec deux chums poteux, jour de printemps frette-lette, slush-pluie. Ils étaient partis sur un nowhere, plusieurs heures à traîner en bordure du fleuve, s'étaient rendus sur le bord de la 132, cherchaient une place abandonnée pour s'abriter, fumer un joint. Ça allait mal, même le Zippo voulait plus s'allumer. Pis c'est là qu'ils ont eu cette idée niaiseuse d'aller fumer leur splif au motel. Ont vidé leurs poches, trente dollars tout juste, le prix d'une « sieste » à l'époque. Ils ont marché le long de la route jusqu'au Belle Vue, ont déterminé que c'était Brossard qui avait l'air le plus vieux et que c'était lui qui allait s'essayer à louer la chambre. Il est arrivé, tout tremblant, à la réception. Au comptoir, il y avait une mini madame avec les cheveux cassis qui s'en côlissait royalement de louer quoi que ce soit – une chambre ou une carabine – à un kid. Il est ressorti tout victorieux, ses deux amis le regardaient comme un dieu. Il se souvient d'avoir fixé le porte-clés en plastique en forme de losange couleur bleu royal écrit « 27 » en doré. 27 : sa première chambre de motel à vie. Il dit qu'il a même eu une demi-érection en pensant à toutes les affaires folles qu'on pouvait faire là. Bref, les trois nigauds sont montés à la chambre, se sont timidement assis sur les deux lits doubles en faisant attention de pas froisser les draps, ont fumé leur dernier joint en gang, pis ont passé les deux heures quarante-cinq du reste de leur forfait sieste en silence, à fixer ben gelés les motifs des murs en stucco pis à écouter les voisins et leurs fake cris de gens qui se pensent dans un film porno.

Ah, ça m'a fait du bien ! C'était une belle conversation téléphonique, ma Barbara dorée. Drôle, chaleureuse, on en revenait juste pas d'avoir fréquenté la même chambre, imagine ! À un moment donné, on est même

allés se chercher une bière qu'on a bue chacun de notre bout de la ligne, en abordant les derniers points du dossier. Il était tard quand on a raccroché, on s'est souhaité bonne nuit, pis that's it.

Brusquement, elle se rendait compte qu'elle discutait de questions très intimes avec un homme qui ne devait pas laisser beaucoup de femmes indifférentes. Il est vrai qu'une aventure avec lui ne pouvait être une chose banale. Elle n'avait jamais fait l'amour sur une plage au clair de lune et elle devait admettre qu'une telle expérience ne serait pas pour lui déplaire⁴.

LEYLA

C'est ta petite première. La mienne aussi. Premier bébé brand new à vie que je tenais dans mes bras. À la maison des naissances, je l'ai posée sur mon cœur. Même pas peur de la casser, tellement ronde ! Mini boule de poils, petite prune chaude, je lui ai donné un bec de bienvenue sur le front, elle m'a répondu avec une sorte de sourire de pet. Entre nous deux, ç'a tout de suite été $E = mc^2$.

Aujourd'hui, si tu la voyais... T'as mis au monde une licorne, ma Barb ! Même si Leyla a eu seize ans il y a trois mois, elle vit dans une chambre encore majoritairement occupée par des toutous qui ont tous une biographie exhaustive ; elle fait du patin à roulettes dans notre corridor en collant des stickers sur les murs ; elle dessine tout le temps, écrit des poèmes fluo, construit des cabanes de couvertes, se porte au secours de tous les animaux poqués dans ruelle. Des fois, le matin, j'arrive dans la cuisine, c'est le bordel : durant la nuit, Leyla a eu envie de faire du pudding aux sparkles ou d'essayer une expérience scientifique trouvée sur Internet. Elle est couchée par terre, elle dort au milieu de son chantier, avec sa longue crinière qui traîne dans le corn starch et les tubes de colorant, comme une princesse hollandaise au milieu d'un champ de tulipes.

Mais attends ! Tu te souviens de la petite planche à repasser maigrichonne avec des tresses que t'as connue ? Ben, le temps de se faire un popcorn au micro-ondes, Leyla est devenue une femme ! Mais une femmeeeeeeee. Pas un petit machin délicat et tout rose en boutons printaniers, non, des courbes pis des courbes ! La peau de ses hanches et de ses seins est toute bariolée

tellement son kit de féminité est sorti rapido. Elle met toujours la visite mal à l'aise quand elle s'assoit sur les genoux de nos amis, avec la poitrine qui sort des deux côtés de la salopette, pour leur raconter le rêve qu'elle vient de faire. Elle est magnifique, je te jure, mais elle a juste un peu raté sa sortie pour le highway de la vie adulte. Elle tient peut-être un peu de sa Tata, faut croire ! C'est quoi le complexe de Peter Pan pour les filles ? Je sais pas, mais je pense que depuis que t'es morte, Leyla a comme décidé que vieillir, c'était pour les losers. Il y a quelque chose de parfaitement éblouissant chez les personnes qui refusent de vieillir, mais quelque chose de monstrueux itou. Monsieur le Temps se sert de leur corps pour montrer à tout le monde c'est qui le boss, scarifier la chair des récalcitrants avec des rides profondes, et c'est comme en prison, une journée une ligne. Pis un soir, Peter Pan se regarde dans le miroir, air naïf, chair flasque et crevassée : il a l'air d'un bébé vieux.

Je sais pas encore comment je vais faire ça, avec mes nouveaux ptits cheveux gris et ma face ben trop cernée, mais je vais essayer de faire catcher à Leyla que l'enfance meurt jamais vraiment, sauf si on essaye de l'enfermer en bocal.

Satan et sa sau_dite voix_satinée en peau de pén_is

Le lendemain soir de notre conversation téléphonique sur les motels, je reçois un texto de Brossard vraiment weird.

Némo, je pense que c'est pas un hasard qu'on ait dormi toi et moi dans la même chambre de motel.

OK, c'est quoi ta théorie, on est des jumeaux cosmiques séparés à la naissance ?

Non. Je veux dire, il me semble qu'on a une connexion spéciale, tu trouves pas ?

Quesse tu veux dire ?

Toi et moi, on connecte, me semble.

Tu serais pas un peu soûl, mon cher ?

Non. Pas soûl.

OK, faque tu dis quoi au juste ?

27 ? On pourrait y aller, la visiter ?

?

La chambre 27. Ensemble.

Comme de la recherche de terrain pour notre dossier ?

Genre.

Ha ! ha ! Là là ? Tu réalises-tu que chu en pyj de l'autre bord du fleuve ?

Non, pas là, mais une bonne fois, ce serait fun de se retrouver au motel. Quelle couleur ?

Quoi ?

Ton pyj.

C'est-tu comme... une invitation cochonne... de téléphone, ça, là ?

Naooooooooon.

OK.

Mais SI on était là, là, maintenant, au motel, on ferait quoi tu penses ? C'est rigoureusement professionnel tsé, recherche et développement !

Ben, chais pas là... Des affaires que les adultes font dans un motel ?

Ouais, bon, comme quoi ?

Fudge !!! Tu me prends de court. J'ai jamais sexté de ma vie, mais je pense que je vais être pourrie !

Ben non, qui parle de sexting ? On peut juste s'imaginer là, ensemble, dans la chambre 27. Qu'est-ce qu'on ferait ? Juste pour le fun.

OK, ben, je pourrais apporter un casse-tête.

Un casse-tête ?!?!

Oui.

Pwouahaha !

Ben quoi ?

Man, t'es hot, toi, Némó ! Wow !

Ben quoi ? Chais pas, je suis pas sûre de comprendre où tu veux aller.

Man, un casse-tête !

Quoi ? Y'en a des beaux !

Pis là, ma Barbara en sucre d'orge doré, il me répond pas pendant une grosse heure et demie, temps mort durant lequel je me morfonds en me traitant d'épaisse, en t'imaginant me traiter d'épaisse, et en me disant que je mérite juste d'avoir de la sexualité avec mon bol de crème glacée (« Y'en a des beaux ! »). Au moment où je me dis que tout est fini, que j'aurai jamais

de nouvelles de lui, il me répond, mais sur Messenger ! Il crée un groupe, avec juste lui pis moi comme abonnés, qui s'appelle « chambre 27 ». Weird, comme je te disais.

Je t'adore Némó, tu sais ?

Chu fourrée là, on fait quoi ?

Envoye, on le fait ton casse-tête. Maintenant. Dans notre chambre Messenger numéro 27.

Okay, why not, pinotte. Comment on fait pour faire un casse-tête virtuel ?

Ben, faut décider d'abord c'est quoi comme image.

Je sais pas. Une forêt l'automne ?

Pff, ben trop plate !

Ben quoi alors ?

C'est toi, Némó, qui a de l'imagination ! Une belle moto ? Avec une pitoune dessus ?

Fuck, no. Pas de casse-tête sexiste pour moi !

Bon OK. Chou !

Je vois souvent un casse-tête de jelly beans au magasin de revues. Mais il est vraiment wild.

Wild comment ?

2000 morceaux.

Woh !

Plein de couleurs, de formes qui se répètent, disons que c'est pas pour les peureux !

Shit, non.

Mais yé boooooo !

Jelly beans, Némó, j'embarque ! On s'installe où ? Par terre ?

Dans la... « chambre » ?

Oui.

Ben, le tapis, c'est pas top pour les pièces. Tu te souviens du beau tapis brun ? Pis la petite table à café en face des lits est minuscule, me semble.

Oui c'est vrai, cette table est minus. On arrivait à peine à rouler nos joints dessus. On va le faire sur le lit.

Non ! C'est trop mou !

Oui, mais on pourrait avoir une planche ! Pis même un feutre exprès pour rouler le casse-tête et le garder intact. On pourra même trouver une place pour le cacher dans la chambre. Chaque fois qu'on reviendra, il sera là. T'imagines ?

C'est vrai qu'on peut revenir quand on veut, vu que c'est juste dans nos TÊTES, cette affaire-là !

Yes madame, c'est un des nombreux avantages d'une chambre virtuelle !

OK, on fait ça. C'est l'fun_eeeeeeee. Mais est-ce qu'on pourrait l'appeler chambre 26 ou 28 ?

Pourquoi ?

JE DÉTESTE les chiffres impairs.

Non ! 27 ! Non négociable. Deale avec ta phobie bizarre, Némé.

Bon, OK, 27 (ark). Mais, je me demandais, y'a deux lits dans notre chambre, un pour mettre le casse-tête, pis l'autre ?

Mmmm, coquine...

Non, c'est juste que yé tard, pis on pourrait s'étendre, pis tu pourrais me raconter une histoire drôle pour m'aider à m'endormir.

Hey, ho, le poisson orange, c'est toi la spécialiste des affaires drôles !

Ah, ouin.

Non, mais, en fait, j'en ai une histoire.

Yé !

De lapin épais en plus.

Oh, les lapins épais, c'est mes préférés !

T'es prête ?

Oui, c'est ça l'affaire, j'étais tellement prête.

OK, avant de poursuivre mon histoire, pour pas trop que tu te fasses d'idées, ma Barbara d'amour dorée, je te l'ai dit, un jour m'a te côliser au recyclage. Tu meurs (encore), à la fin de mon histoire. Oui, je sais, c'est triste. Non, fais-moi pas tes yeux de bébé chien, c'est comme ça. Un jour, je vais être guérie de cette peine, guérie de lui, pis un mardi que je me sentirai invincible, je vais sacrer ce cahier dans un sac de plastique transparent et hop, au trottoir !

Mais parce que je suis pas une ostie de sadique, j'ai choisi le recyclage, pas les vidanges. Tu seras pas condamnée à te décomposer au dépotoir, sous une vieille couche de bébé, tes pages enduites d'huile de canne de thon. Non. C'est le principe fondamental du recyclage, tu vas devenir quelque chose d'autre. Quoi ? Bon, OK, oui, peut-être du papier de toilette, fuck, désolée ! Mais y'a mille autres possibilités beaucoup plus nobles qu'on peut

imaginer, dont ma préférée : des messages de biscuits chinois. T'imagines ? C'est le rêve, quand on y pense, comme deuxième carrière, mettre le party au cœur d'un biscuit qui goûte rien ! C'est l'équivalent d'être une chanteuse populaire dans tes belles années, pis de finir par performer chaque soir sur un bateau de croisière : du soleil à l'année, ta propre cabine, un public vendu d'avance et des cocktails coco-pamplemousse à volonté. Non, tu peux pas te plaindre.

la machine à laver_des rêves

J'aurais pu en mourir, t'sais. Personne n'aurait rien vu pantoute. J'aurais pu me perdre sur les serpents-échelles des cases du calendrier des tâches ménagères, des activités parascolaires et des anniversaires, m'enterrer petit à petit sous des piles de t-shirts mal pliés, faire le petit pois dans le pâté au poulet, devenir doucement transparente dans la section des sous-vêtements pour garçons, fondre dans le fromage orange, me laisser gentiment étouffer de câlins et de reproches, et un jour, m'oublier comme une sacoche, une bonne fois pour toutes, sous un banc de cinéma d'après-midi. Suicide lent, par maternité.

Comment ça va aujourd'hui ? Je voulais juste te demander ça.

Brossard est ni mon amant ni mon vrai ami, mais c'est le seul à ce moment-là qui tient pas pour acquis que, parce que je suis devenue maman, mes jours sont des poèmes en macaronis accrochés sur le frigidaire d'une vie comblée.

Puis il me fait rire. Puis je me trouve belle, en mots, quand il me lit. Lui aussi, il est très très beau en mots. Même avec son bandeau :

27.

OK. J'arrive dans dix minutes.

Quoi ! 10 minutes ? Je fais quoi, moi, pendant tout ce temps-là ?

Tu me fais une belle photo de l'endroit où tu te trouves, whatever t'es où.

OK, attends.

C'est quoi ça, viarge ?

C'est un golf.

Tu joues au golf ? À 10 h du soir ?

Non, je prends une marche.

Une marche ?

Dans le golf. Oui.

OK.

Quoi ?

Non, rien.

Quoi ?

Nan... vraiment, je suis contente.

Contente de quoi ?

Ça me fait plaisir d'entretenir une correspondance avec un aîné.

Pff !

C'est important d'entretenir des liens intergénérationnels.

Je passe la journée sur mon écran d'ordinateur. Le soir j'ai besoin d'air. Je viens ici.

Non c'est bien, je comprends. Golf...

Je le sais que tu ris de moi en ce moment. Mais sache que je suis pas encore vieux, Némé.
Non.

Oué.

Nope.

OK. Prouve-le !

Facile : je porte en ce moment même un bandeau en ratine blanc autour de mon front, ce qui indique clairement que je suis jeune et sportif.

Côliss t'es nouille. (Tu portes-tu ça pour de vrai ?)

Nouille toé si. (Je réponds pas à cette question.)

J'ai trouvé une étoile derrière chez vous. D'habitude, je fais un détour, j'évite toujours de passer près de ton ancien chez-vous – qu'est-ce que tu veux, c'est pas tout le monde qui a les moyens de s'ouvrir les veines chaque fois qu'il va chercher un pain – mais là, ma rue habituelle était barrée par des travaux, j'ai emprunté ta ruelle, pis je me suis retrouvée derrière ton ancien triplex lette. La clôture frost avec la vigne de houblon que t'as plantée, le cabanon gris délabré qui va ben finir un jour par pogner en feu,

la table à pique-nique turquoise moisie, les petits collants de chat que Steeve avait collés partout sur le poteau de la corde à linge. Qu'est-ce qu'elle fout ta proprio, maudite marde ? A connaît pas ça le mot « rénovation » ? La vision de notre ancien réel était soudainement beaucoup trop fluo pour mon petit cœur de rocker, faque j'ai braqué les yeux ailleurs. À terre. À terre, ça brillait.

Coudonc, c'est-tu toi, Barbie chérie, qui me les envoies ces petites paillettes là, en direct de ton sky ? T'es folle, estie. Je t'aime. Tiens, elle, je vais pas la mettre sur la couverture.

Je la colle ici. Juste pour nous deux.



I miss you very beaucoup.

Au fil de nos conversations, chambre 27, Brossard aussi laisse traîner tout plein de petites étoiles de son quotidien que je ramasse en maniaque pour reconstituer dans ma tête la constellation de sa vie. Je sais pas pourquoi je trouve ça si sexy, mais dans ma tête, il est comme l'Apollon de toutes les situations de banlieue. Il nettoie sa piscine au pH parfait avec les bons accessoires, il plante des bulbes devant sa maison au printemps, il magasine avec son char dans des places pensées spécialement pour les chars, il est en tabarnac après son voisin qui passe sa tondeuse le dimanche, il sait comment sceller le toit de son gazebo qui coule, il comprend à quoi ça sert, un gazebo. J'ai jamais vu sa maison, j'ai jamais osé la googlestreetviewer, mais je suis certaine qu'elle a un peu l'air d'un château et qu'il y a assez de place dans sa salle de lavage pour qu'on puisse danser dedans ! As-tu déjà dansé dans ta salle de lavage, Brossard ?

Certaine qu'il a des petits verres spéciaux, des qui cassent pas, des transparents avec genre des melons d'eau dessus, juste pour servir la limonade sur son deck l'été. Je sais aussi qu'il a un voisin qui collectionne les guitares électriques, un autre qui est allé à Porto pour catcher c'est quoi du Porto. Lui pis sa femme lisent beaucoup. Ils doivent avoir un genre de

grand salon tout en bibliothèques avec des milliers de livres dedans, dont quelques-uns sur des thèmes bizarres style « le Canada ». Il a peut-être plus qu'un toaster, deux ou trois, on sait pas ! Mais je sais que je tuerais pour le savoir !

Vu d'ici, Brossard a l'air d'avoir une vie réconfortante, routinière, comme pleine, mais avec beaucoup de vide dedans. Il semble heureux-peureux, pogné dans une sorte de prison domestique, il en sortirait pour rien au monde.

I know, I know, moé zôssi, si on y pense... C'est juste qu'à l'entrée de ma prison à moi il est écrit *Clinique sans rendez-vous Dr Phat et associés* et devant la sienne, y'a probablement deux lions en plâtre.

un lieu si enchante_resque que l'on voudrait uri_ner dessus

Je te raconterai pas tes funérailles en tout cas. Oh non, Gédéon ! Personne de trente ans et moins devrait mourir anyway, les maisons funéraires sont dont pas faites pour elles. Ark ! Je revois notre gang de chevelus, de vaguement pauvres, d'artistes, de polytoxicomanes, de perdus. On avait tous un peu la tête de la personne qui fait semblant de connaître la défunte pour piquer des sandwiches pis du vin au buffet. On était des bébés adultes, notre amie maman était morte.

En plus, si t'avais vu la déco ! C'est ton père qui a choisi le salon funéraire dans Saint-Léonard. Des colonnes grecques, côliss ! Une ostie de table en faux marbre ! Des rideaux de velours bleu royal ! Comment j'ai fait pour pas foutre le feu et tout péter pour te venger au nom de la Beauté ? Le pire, c'est que je pense que t'aurais aimé ça, ironique, toi.

Mais c'est certain en tout cas, t'aurais adoré la musique. C'est Steeve qui a monté la playlist. T'aurais aussi côlissement ri de mon look de sapin de Noël, ma robe, mes souliers, mes boucles d'oreille. Waaaaaay too much ! C'est Leyla qui a choisi mon kit. Je me suis laissé habiller comme une poupée, assise sur le lit, les yeux fixés dans le flou.

Je pense pas cette année faire quelque chose de ben_ben plus somptueux que d'aduler ta façon charnue de prononcer dans ma tête les mots chinois et pâté

On est pas fous, on le sait, tous les deux, qu'on a pas rapport de se cacher aux toilettes un mercredi à onze heures du soir pour se texter ce qu'on a mangé pour souper. Fuck, peux-tu croire qu'on a trouvé la façon la moins sexuelle de commettre l'adultère ? Du gros fourrage sans contact : steak, blé d'Inde, patates.

Je l'ai réussi cette fois-ci. Chaque étage est à la bonne place en plus. Je suis pas mal fière. Tu l'aurais aimé.

C'est sûr que j'aurais adoré le déguster. Au complet, la face dans le plat.

Coquin-toi.

Hey, on dit ici que de votre côté dépravé de la rive, Némó, vous mettez du pot dans votre pâté chinois. C'est-tu vrai ?

Des fois, le sens glisse et devient plus... Harlequin, mais pour empêcher la dérape sentimentale, y'a l'humour, qui est tellement un parfait cache-sexe.

C'est beau, c'est où ?

Une vieille photo de maison de campagne que j'ai prise il y a des années. Imagine-nous, tous les deux là, vieux, mous, heureux.

Coudonc monsieur chose, tu serais pas en train de me crouser sué bords avec un plan de retraite champêtre ?

Nan.

OK.

Bon, un petit peu, j'avoue. Pardon.

Faque tu m'aimes, c'est ça ? T'es amoureux fou de moi ?

Oui. Veux-tu m'épouser, Némó ?

Why not, pinotte.

Cool.

Quand ?

Genre, jeudi prochain ? Je te texte les détails, la place pis l'heure tantôt.

Super.

Mais pas de robe-meringue de ta Plaza
St-Hubert !

Ah, ben là !

Le problème à long terme avec les relations virtuelles, c'est qu'elles sont virtuelles.

Le problème avec moi, c'est que je le suis pas.

Imagine, Barbara, que t'es moi, que t'es bloquée dans le trafic, fait chaud, puis tu obsèdes. Une pensée fixe, une image qui te colle à la peau de la rétine : un pénis.

Puis la lumière passa au vert (pénis). La jeune femme tourna le coin de la rue King (pénis) et vit (autre mot pour pénis) sur le trottoir plein de petits (pénis) courant partout, éclairés par un immense soleil (en forme de pénis).

C'est ça que je disais : tu obsèdes.

Flash du french à l'aréna.

Tout d'un coup, c'est trop urgent, tu dois absolument, right now, savoir ce que goûte chaque recoin de son corps, connaître le poids exact de ses couilles, voir de quoi elles ont l'air ses mains avec tes seins dedans. Tu te dis phoque toute en rentrant à la maison, go, fille, tu vas le faire, tu vas oser dire à Brossard ce que t'as vraiment derrière la tête. On est plus des kids, côliss, ça va faire, les casse-tête ! On en fera quand on sera vieux.

Tu cherches tes mots. Comment dire de façon élégante, amicale, invitante, sexy et totalement désintéressée :

« Viens me baiser

viens me prendre

maintenant

sinon

je vais me liquéfier. »

À la maison, tu fouilles dans tes découpures de romandamour pour trouver une piste.

— Et si on reprenait notre conversation de tout à l'heure ? — Notre conversation ? Il lui caressa les seins, doucement, en faisant saillir les pointes. Elle laissa échapper un petit gémissement.

— Celle de nos corps, jolie Scarlett... Tu veux bien⁵ ?

Fuck ça... Mais quoi, d'abord ?

Steeve revient de l'école en premier, il me trouve la tête plongée au fond du congélateur vide, pour éteindre mon feu.

— Ça va, Matata ?

Je l'sais plus si c'est sain de vivre dans une clinique, Barb. Quand j'entends Leyla, Steeve ou Jerry me dire : « Mes amis vont venir à la clinique après l'école », je me demande si toi, tu trouverais ça sain. Sûrement pas. Je sais juste que ça nous a sauvé la vie. Combien ça coûte un appart pour cinq (dont deux qui travaillent à la maison) à Montréal ? Je veux même pas savoir.

Durant la vingtaine, on a été nombreux à être heureux-niaiseux, ici. Te souviens-tu combien ça avait l'air hot de vivre dans une clinique désaffectée ? Jim, sa gang, moi, et aussi ses mille colocs interchangeables, on occupait chacun un des cabinets. On vivait nos vies de grands primates : batailles de bouffe planquée derrière le comptoir de réception, soccer le long du couloir, jam de casseroles dans la salle de rayons X, vodka dans la distributrice de liquide sanitaire. Si l'oncle à Jim lui avait pas loué « temporairement » ce local au-dessus de la pharmacie, en attendant qu'un groupe de médecins le reprenne, si Jim m'avait pas invitée à y vivre avec plein d'autre monde de sa tribu, je sais pas où je serais en ce moment. Je l'aime encore pareil, notre belle clinique couleur saumon fumeur, avec ses plantes en plastique décolorées, sa salle d'attente transformée en salon et ses toilettes avec les petits signes génériques gars pis filles. Je rougis des fois en voyant nos kids jouer dans des places où Chum pis moi... disons qu'on s'est beaucoup exploré le corps médical.

Je le revois, chaque fois pour la première fois, mon beau Canadien anglais, dans le cadre de porte, fresh arrivé de Saskatoon, en plein hiver, en espadrilles, le manteau tout grand ouvert, pis aweille. Jim nous présente

dans l'entrée. Je lui dis en anglais poche quelque chose comme : « T'as pas eu froid dehors pas de tuque, pas de foulard, le manteau ouvert ? » Il me répond dans un français impeccable : « J'ai jamais froid. » Et c'est vrai, tu l'sais, han, Barbie chérie, Chum, il a jamais froid ! Je pense que juste pour ça, je suis tombée amoureuse de lui. Comment on pourrait faire autrement ? Ça et il avait l'air courageux. Je trouve que c'est la plus magnifique qualité qu'un humain puisse posséder. Tu peux aller au bout du monde avec quelqu'un de courageux. Pis bon, il avait des belles fesses (ce qui est aussi une très belle qualité, non ?). Son lit de camp était (supposément) inconfortable, il venait souvent squatter le mien. Son odeur et mon odeur sont devenues amies. Même pas eu besoin de se parler vraiment d'amour. Juste le faire. Vraiment beaucoup. Souvent. Tout le temps.

Depuis, Jim pis les autres colocs nous ont quittés pour aller vivre des vies normales dans des apparts normaux. Pas nous. On s'est dit que c'était mieux de rester ici plutôt que de reprendre ton vieil appart en décomposition avancée. Comme ça, les kids ont chacun leur chambre... leur cabinet, en fait. Mais là, ma vieille, si tu voyais combien on marche droit, maintenant ! On paye rigoureusement le loyer le premier du mois, on circule toute la gang exclusivement par l'escalier de secours pour pas se faire voir par les travailleuses de la pharmacie en bas, quand quelque chose pète on le répare nous-mêmes, bref, on essaye de se faire oublier. Mais à tout moment, on s'attend à ce que des messieurs riches et polis, grands propriétaires de cités sur catalogues, viennent nous sacrer dehors pour développer un projet ben plus essentiel que celui de laisser vivre en paix une famille de cinq perdus. On serait dans la marde si ça arrivait. Avec le salaire d'éternel universitaire de Chum et le mien de poisson-clown, on est pas pauvres, non, mais on est pas riches non plus.

Mais des fois, je sais pas... j'aurais comme aussi envie que le destin nous provoque... Exister ailleurs, why not, pinotte ? Pis je le sais pas si c'est sain pour des kids de vivre dans une place conçue d'abord pour les maladies. Énergétiquement parlant, je veux dire.

Ça doit pas.

Ben oui, Barb, tu vois, moi aussi, des fois, je suis une vraie ptite mère québécoise. Une ptite mère québécoise inquiète.

À date, ma Barbie chérie, je réalise que je te brosse un Brossard pas mal trop cute. La vérité vraie, faut que je l'avoue, c'est que depuis le début, y'a comme de quoi qui cloche dans nos conversations. Disons que si cet homme était une saison, ce serait un genre de classique printemps québécois : gel, dégel, pluie, canicule, bouette, grêle.

Des fois, Brossard est bête.

J'ai du travail pis le téléphone me fait chier. Je débranche.

Des fois, Brossard est joyeux.

Helloooooo Némooooo ! Je suis allé dîner tantôt à un resto italien avec un collègue, j'aurais tellement aimé ça que tu sois là ! T'aurais trippé. C'était totalement kitsch, comme t'aimes. Faut qu'on y aille ensemble !

Des fois, Brossard est inconstant.

Cool, pour un spagh gratiné avec du vin dans une bouteille recouverte de paille, chu game de traverser le pont.

Yes ! On fait ça. Quand ?

Vendredi dans deux semaines ? On va avoir fini le dossier Motel, on va pouvoir fêter. En plus, c'est mon soir lousse !

OK, mais on se confirme ça. Je suis pas encore certain de pouvoir me libérer. En plus, j'y pense, c'est plate parce que tu pourras pas en boire si tu viens en char.

Des fois, Brossard est fuyant.

Hey, pis notre plan resto italien vendredi, on fait-tu ça, finalement ? Faut que j'aie le temps de me magasiner une robe sirène à paillettes sur la Plaza St-Hubert.

Non. J'ai un petit rhume pis j'ai beaucoup de travail, on se reprend.

Des fois, Brossard s'absente de notre relation pour une durée indéterminée. Il répond plus. Silence radio, Mario.

Elle soupira de désenchantement en se glissant dans un peignoir-kimono de soie brune, brodé de motifs ivoire⁶.

C'est toi, la maman. Ç'a toujours été toi, la maman. Sauf pendant deux semaines, l'été. Je te revois, de dos, avec ta queue de cheval qui ballotte, tu empiles dans le fridge des assiettes de pain de viande recouvertes de cellophane. T'as écrit à ton père des instructions au feutre sur la pellicule du plat du dessus. Tu mets aussi les cartouches de cigarettes dans le congélateur. Deux pour deux semaines : va falloir que ton papa se rationne.

— Aweille, GO ! Ma marraine pis son chum nous attendent dans le char. T'es prête ?

Of course que t'es prête. Ton sac à dos doit être dans la porte depuis juin. Le mini chalet d'été de ma marraine à Sainte-Émélie-de-l'Énergie, ça représente pour toi les deux seules semaines par année où tu peux te permettre d'être ce que tu es vraiment à cette époque : une kid. Puis, éventuellement, une ado. Man, avoue que l'été de nos treize ans reste à jamais le plus vedge ever ! Et le plus mémorable. Fait particulièrement chaud. Ma tante pis son homme endurent plus nos faces boutonneuses, faque ils nous ont monté une tente sur le bord de l'eau. C'est notre domaine. On vit dans nos maillots, on les lave quand ils sentent trop la quenouille. J'ai apporté ma clarinette de l'école, je chasse les bibittes sur le lac avec ma musique. Sinon, on fait rien, ou pas grand-chose, on lit avec une voix ironique les Harlequin de Jocelyne, on roule des joints de persil, on s'épile au duct tape, on chauffe nos fesses sur les bancs de plastique du pédalo attaché au quai, on bitche les gens qui passent en canot devant nous. La nuit, on allume un feu pis on fait de l'astronomie sauvage.

— Ça, là, c'est la constellation du Ptit chat cute.

On est deux grandes flancs molles graissées au Muskol, à la peau tannée par la lumière du soleil et de la lune. Mais cet été-ci est spécial, je suis in the mood for love. Mon cœur est gonflé, j'ai les joues roses, je soupire aux deux minutes, je vois des signes de chance partout : dans les trèfles à quatre feuilles, la forme des nuages, les libellules qui baisent en volant. C'est certain, c'est cette année que je me fais un chum ! Je le sens. Tu m'encourages. On parle juste de ça, de mon futur amoureux, de sa dégaine trop cool, de la musique qu'il aime, du trou dans son menton, de ses lèvres charnues, du couple de luxe qu'on va former quand je vais aller le rejoindre

en Californie. Tu m’inventes toute une vie américaine : gâteau de mariage à huit étages, triplets habillés pareil, grosse cabane avec terrain de golf privé, lunettes fumées en diamants. Bon, je peux te le dire maintenant, tes histoires m’emmerdent un brin, rien de tout ça me fait rêver. Des kids ? Ark ! Mais toi, tu t’en saches, pis tu en remets une couche avec des détails de robe pis de ranch by the sea qui te font tripper. Tu l’sais anyway que je vais t’écouter jusqu’au bout, parce que tu le sais que tout ce que j’attends, c’est la *Passe des mains*. Tu prends ton temps, tu étires ta tire. Souvent je m’impatiente et je te coupe.

— Raconte la Passe des mains.

Faut pas que t’oublies aucun détail. Et moi, je dois faire comme si c’était la première fois que je l’entendais. Je te revois dans la tente, à la lumière de la flashlight, tu ajustes l’élastique de ta couette, tu prends ton air sérieux.

— On le sait, Mike a mille talents. Entre autres, il dessine comme un dieu. Il dessine tout le temps. N’importe quoi, n’importe quand. Surtout quand il est nerveux. C’est lui qui a tout dessiné son premier board...

— Avant la compétition de Santa Fe.

— Exactement. Il a fait tous ses skates après. Toujours des traits noirs au feutre...

— ... sur fond blanc.

— Toujours... Mais là, t’es partie. Depuis un bout. Tu fais une tournée mondiale avec le band vraiment hot que tu chantes dedans.

— Ah, j’y ai pensé, pis j’peux-tu être bassiste à place ?

— OK. Faque t’es partie jouer de la basse autour du monde pis lui, il capote. Il s’ennuie trop. Il dort plus. Il écoute tes disques en boucle en buvant de la bière pis en pensant à toi. À un moment donné, il s’en peut plus faque il prend un crayon...

— Noir.

— Oui, noir. Permanent. Puis il dessine ton visage, ici, à l’intérieur de son bras, proche de la veine du cœur. Ça lui fait du bien de faire ça. Il se sent mieux. Faque il continue, il s’arrête plus : des notes de musique, des petits

mots cute, des poèmes, pis plein d'affaires qui lui font penser à toi. Tellement qu'au bout d'un moment, il a les ongles, les doigts, les deux mains pis les avant-bras recouverts de dessins, jusqu'aux coudes.

— Comme des manches. Des gants...

— Oui, comme des gants en tattoo... Puis, au bout de la nuit, il s'endort. Comme ça... Pis là, c'est le matin. Pis tu rentres.

— De ma tournée.

— Oui. T'es full belle pis bronzée, tu portes le top, là... T'sais celui que j'aime ?

— Celui avec le zip ?

— Ouais.

— Ah, je sais pas, je l'aime pu trop, comme.

— OK, ben un autre d'abord. Encore plus hot.

— OK.

— Pis là, il se réveille et il te voit. Il est trop content. Mais il dit rien. Tu t'approches du lit. T'enlèves ton linge, paf, par terre d'une shot. Pis tu t'étends à poil à côté de lui, full relaxe. Puis lui, il est torse nu, pis tu vois ses bras pis ses mains tout bariolés. C'est full beau. Il te regarde. Il se met à te toucher. Doucement. Tu vois ses mains noires toutes dessinées remonter sur ta peau dorée. C'est comme weird, pis sexy en même temps.

— Oui.

— Tu te laisses faire.

— Oui.

— Pis là il prend le crayon qui est resté sur la table de chevet.

— Oui. Pis il dessine quoi ?

— Ben, euh... À l'intérieur de ta cuisse, il trace les contours de... euh, une étoile ? Ou non, d'une belle rose ! À épines.

— Oui, c'est beau, ça ! Une rose ! Et pis là ?

— Pis là, ben, vous allez faire l'amour. Pis ça va être fou malade.

Ça s'arrête toujours là, parce qu'on a pas une idée ben ben claire de comment ça se passe après. L'affaire du pénis dans le vagin, je me souviens qu'on comprend, mais c'est pas exactement intégré en 3D dans nos petits corps, non ? Mais le désir est là. Nos fonds de maillots en témoignent. Pis quand on s'enveloppe chacune dans notre sleeping pour dormir, moi je retourne à l'image des mains feutrées de mon amant et je les laisse se promener pas mal partout sur moi. Il remonte avec deux doigts la tige de la rose à épines.

L'amour est là aussi, je le ressens, puissamment. J'ai treize ans et suis complètement in love avec Mike Carroll, un skateux professionnel de Californie que j'ai découvert dans un article de magazine. Je dors avec la revue *Transworld Skateboarding* sous mon oreiller. Tout ce que je connais de lui est dans ces pages glacées et fripées. Mais la boule que j'ai au ventre, la sensation, quand la nuit se lève, que les étoiles brillent seulement pour Mike et moi, est complètement réelle. Et c'est la MÊME que celle que je vais ressentir, quelques années plus tard, pour des vrais gars en chair et en chair. Puis c'est le même exact tremblement de cœur qui va m'envahir chaque fois que Brossard va faire sa magie dans mon téléphone.

Rien que de penser à Mike lui procurait des frissons. Il l'attirait follement, et ce n'était pas seulement parce qu'il était séduisant, riche et célèbre. Non, vraiment pas. Elle aimait la lueur hésitante qu'elle avait perçue dans ses yeux l'autre soir... Une lueur qui prouvait qu'il se remettait probablement en question. Ou peut-être pas. Peut-être imaginait-elle ce qui lui faisait plaisir²...

Ce qui me fait peur, ma Barb en cœur, c'est que j'ai peut-être même pas besoin d'une vraie personne pour être en amour. Juste d'une bonne histoire.

J'arrive toujours un peu en retard, un peu gueule de bois, un peu crottée avec les cheveux gras aux réunions de parents. C'est clair que je fais exprès. Inconsciemment exprès. Comme pour dire « je suis juste la remplaçante, la doublure, c'est pas moi la vraie mère, demandez-moi pas d'avoir une opinion sur la classe de neige ou la sorte de biscuits pour la collecte de fonds ! » Le Merveilleux Monde de Villeray, c'est un petit village ; à l'école, tout le monde connaît l'histoire de notre famille de force. Les autres

parents sont vraiment super fins avec moi, yeux brillants, sourires accueillants, jasette smatte de corridor, mais j'arrive juste pas à blender. I'm not a mère professionnelle, bordel ! Je voudrais porter un dossard fluo qui avertit tout le monde de mon incompétence : Mom in progress.

Mais au moins, je me dis que j'y vais. Je punche. Parce que je sais que ça fait plaisir à Leyla, Jerry pis Steeve, ce genre de normalité, une mère qui fait des affaires scolaires de mère. Avant d'entrer en classe, je prends une grande respiration, je me cache la face dans le foulard, je marche dans les rangées sans regarder personne. Mon phone brûle dans ma poche de jeans et je réponds mentalement : « Dérange-moi pas, Brossard ! Je suis une ptite mère en chantier. » Je m'assois sur une chaise et je fixe la prof qui est debout, dos au tableau. Je la fixe tellement fort qu'au bout d'un moment, elle se met à avoir une sorte d'aura lumineuse autour d'elle. J'essaye d'en deviner la couleur.

Femme_fourmi dans_un sablier tout cristal et laiton tourne_aux heures mal de cœur le temps_coule sous_ses talons couleur sable

UN JOUR, JE RÉALISE QUE JE SAIS PLUS TROP OÙ EST BROSSARD.

Il est où ces temps-ci ? Il semble ailleurs. Ailleurs où ? Il s'est fait une autre blonde virtuelle ? Il est dans une phase intensive de travail ? Il m'écrit plus beaucoup. Et c'est mou. J'ai comme un feeling... Ou c'est moi la grosse junkie qui en ai jamais assez ? Non. C'est objectif, il call plus jamais la chambre 27. Depuis presque deux mois. On fait juste se texter de temps en temps des affaires amicales, comme des amis amicaux. Mais moi, j'ai besoin de ma dose de rose, faque je commence à être têteuse. Je lui envoie des photos de lapin drôle en espérant qu'il trouve ça drôle. Bof, il me renvoie un émoji sourire timide, sur lequel je vais pouvoir surfer un bon quatre jours... avant de lui réécrire. J'ai toujours de mon bord les bonnes vieilles questions pour la job pour attirer son attention, mais il est sloppy dans ses réponses à ça aussi.

GIF de chien en patins.

Il me répond rien.

Il a raison, c't'un maudit GIF de marde !

Je me sens comme un clown mal démaquillé qui fume dans la salle d'attente d'un centre de dépistage de maladies transmises sexuellement.

Avec ce que je sais aujourd'hui sur l'âme moisie de cet homme, j'arrive même plus à comprendre exactement pourquoi j'ai collé aussi fort sur son papier à mouches. Pourquoi j'avais donc tant besoin qu'il me trouve belle, pis fine, pis bonne dans tout, tout le temps ? Je pense que je lui ai déjà dit une fois que je savais très bien nager sur le dos.

POURQUOI – VIARGE – J'AVAIS BESOIN QU'IL SACHE QUE JE NAGE TRÈS BIEN SUR LE DOS ?

Évidemment, lui, dans la phase où on s'écrivait beaucoup, il me répondait une affaire quétaine et facile et pleine de sous-entendus niaiseux qui me faisaient friser les orteils d'érotisme, style : « of course que tu nages bien sur le dos ».

Eh, misère ! J'étais telle cette pauvre Denise Jordan, belle océanologue sous l'emprise de son propre désir irrépressible de séduire l'intrigant Jake Barstow dans *Un mur de solitude* :

Machinalement, elle plaça le *Boléro* de Ravel sur la platine. Le son était au minimum et pourtant la musique emplissait aussitôt la pièce, troublant agréablement la tranquillité du paysage tropical.

Immédiatement, Ravel trouva écho en elle. Les sonorités étaient pressantes, comme la vie elle-même. Inconsciemment, elle se mit à danser, portée par le rythme : transformée soudain en esclave turque, chevilles et poignets cerclés de bracelets d'argent, elle dansait pour le plaisir de son maître, un maître dont les yeux gris appréciaient la grâce et la sensualité... — Très joli, approuva une voix masculine⁸.

À la page 75, j'ai pitché *Un mur de solitude* au bout de mes bras. Ce livre est tellement sexiste qu'il mérite encore plus que les autres Harlequin de devenir des épluchures de poèmes. Non, mais sérieux, Jake ! Denise Jordan est une scientifique venue aux Bahamas pour faire de la biologie sous-

marine ! Pas pour se faire visiter le décolleté de sa camisole (de soie vert menthe) chaque fois qu'elle se penche pour récolter des échantillons sur la plage !

Y'a longtemps que j'ai effacé toutes nos conversations sur mon téléphone, Gaston. Il m'a fallu un tiers de bouteille de Maker's Mark pour peser sur « Supprimer » et envoyer au néant tout notre motel virtuel et ses suites. Les conversations que je t'écris à toi, ma Barbara, c'est du pur jus de mémoire. J'espère que tu apprécies l'effort que je mets à les reproduire avec réalisme. Mais la vérité, ma beauté, c'est que j'ai tellement lu et relu et re-relu nos textos dans les temps creux, quand il donnait pas de nouvelles, que j'en connais plusieurs par cœur. Pour vrai.

Ce qui fait le plus mal quand je les retranscris, c'est que j'entends – ostie – sa voix. En tout cas, la voix qu'il a dans ma tête. Ça me saigne. C'est qu'il a une voix tellement fabuleuse, granuleuse, rieuse, avec un peu de beurre dedans, mais pas trop. (Je sais que tu comprends ce que je veux dire par « du beurre dans la voix ».)

Tu sais quoi, Némó ?

Quoi ?

J'aime TOUT de toi.

« J'aime tout de toi », fuck ! Comment on survit pour de vrai à une phrase comme ça, han ? C'est quoi les mots simples, les mots rassurants, les mots d'enfant qui existent pour expliquer à un cœur éponge que le monsieur qui t'a écrit ça, eh ben, quelques mois plus tard, finalement, il le pense plus, et il aime plus pantoute tout de toi ? Oui, parce que Brossard, un petit matin ordinaire, a juste arrêté de m'écrire. Notre conversation est décédée sur ces quelques mots :

Hey t'avais raison, il existe ! Je l'ai enfin pogné le fameux mot de biscuit chinois :
« Vous vous intéressez aux services publics. »

Il l'a vu, il l'a lu, mais il a jamais répondu, Manu.

Et j'ai pas osé lui réécrire. Je sentais vraiment que c'était fini. C'est comme ça. Qu'est-ce que tu veux ? On vit maintenant dans un monde à pitons, ma Barb : y'en a un pour aimer, y'en a un pour effacer. Entre la naissance et la mort, t'as trois points de suspension pour patienter.

de la viande_qui veut_trop

Une femme vit toute seule depuis toujours avec son chien. Le jour de son anniversaire, sa famille décide de lui faire une surprise en se cachant dans son sous-sol pour lui crier un gros BONNE FÊTE quand elle reviendra de la job. Ballons à l'hélium dans les mains, chapeaux sur la tête, ils attendent dans le noir. La femme arrive, rentre chez elle, on l'entend qui descend les marches en appelant son chien fidèle.

— Rex ? Viens ici, mon beau Rex. J'ai quelque chose pour toi.

Pis là, la famille allume la lumière et voit la pauvre femme, chemise ouverte, chest à l'air, avec du beurre de pinotte sur les mamelons.

Dans les nombreuses légendes qu'on se racontait entre kids de ruelle, tard les samedis soir, quand les parents étaient trop chauds pour penser à nous coucher, il y avait toujours madame Beurre de pinotte et aussi celle de la pauvre fille qui avait pris du fameux Spanish Fly, une drogue supposément hautement aphrodisiaque qui était censée te changer en succube du sexe après une seule goutte posée sur ta langue. On aurait retrouvé la jeune vierge morte dans la voiture de son papa, avec le bras de vitesse profondément enfoncé dans le vagin.

Si les légendes urbaines servent à avertir les enfants des affaires qu'il faut pas faire – comme de ne pas chauffer un canot volant avec une gang de dudes soûls à minuit, ou de ne pas croquer dans la pomme avec un pénis qui dépasse – c'est certain, ma poulette Barb, que madame Beurre de pinotte et miss Spanish Fly ont été inventées spécialement pour nous mettre en garde contre nos propres désirs : une femme qui a envie de baiser, vieille fille ou jeune poulette, c'est laid, humiliant... et potentiellement mortel lorsque

combiné à une autre drogue. Quand on se frottait, le soir, chacune de notre bord, en pensant à notre skateux préféré, leurs fantômes de femmes folles flottaient sûrement au-dessus de nos lits.

Silhouette élancée mais courbes voluptueuses_mains fines hanches étroites ongles éclatants

ventre plat cheveux ondulés droits souples

poitrine plantureuse et menuedouce ferme brune_blonde rousse

Debout sur

ma valise_de_corps de femme je saute je force mais je n'arrive pas à faire rentrer tout ça

T'as pas eu le luxe de vieillir, je vais te raconter comment ça se passe. Un soir, ma lapine en sucre doré, tu souffles le gros 38 sur le top de ton gâteau. T'es pas trop fan des bilans, mais là t'as pas le choix de checker in avec le réel : t'as trente-huit ans, trois enfants en garde partagée avec deux morts, un chum à roulettes, un feu amant virtuel, bref, tu baisses pas fort fort. Pourtant t'as un corps, et il est carrément... allez, osons coller ici le mot de Harlequin qui traîne justement sur mon bureau...

ardent

Ouais, ardent. Il est pas spécialement beau, non, mais il est plein de recoins doux et de super pouvoirs intimes. T'aurais envie d'être juste ça, pour un temps, pour quelqu'un, un corps ardent, prendre et surtout être prise, devenir la doudou préférée d'un homme pieuvre, la balle antistress d'un géant très très stressé.

Puis c'est là que ça se met à vibrer dans la poche de ta jupe : c'est peut-être lui, ton amant portatif et repentant, au bout de la ligne ? Tu trouves un prétexte pour plaquer tout le monde qui est là, autour de la table, pour toi. Tu vas te cacher aux toilettes pour voir sur ton phone si c'est LUI, s'il s'excuse finalement de t'avoir ghostée, s'il te souhaite bonne fête, s'il pense à toi souvent, s'il t'aime un-peu-beaucoup-à-la-folie, s'il vient d'acheter une île à Boucherville pour t'y emmener vivre comme des sauvages et cracher sur les gens qui passent trop proche en bateau.

Mais non, Léon.

C'est ta cousine qui veut que tu lui passes ta van de môman pour aller chez IKEA samedi (Bonne fête by the way !). Faque tu te mets à déprimer parce qu'il est 21 h 37 pis qu'il t'a pas écrit pour te souhaiter bonne fête, même si, c'est certain, Facebook lui a rappelé quatorze fois durant la journée. Là, t'es bonne pour une brassée mentale au cycle SPIN : « Est-ce qu'il pense à moi – est-ce que ç'a voulu dire de quoi, pour lui, cette romance Messenger – est-ce que j'ai été too much dans mes derniers textos – est-ce que je devrais lui écrire comme si de rien n'était pour avoir de ses nouvelles et signifier (zéro subtilement) que c'est ma fête ? » Tu reviens à table, le sourire crispé, les yeux dans le vague, tu es clairement en train de faire semblant d'exister. Et ton chum à roulettes, tes amis et tes kids le voient bien, mais ils font semblant que tout est OK, pour pas te faire chier.

23 h 56. Dans quatre minutes, c'est plus ta fête. Il est carrément passé à côté. Tant pis pour l'île à Boucherville. Pourtant il est là, en ligne, tu le vois ben. Il fait quoi, il parle à qui ?

T'as envie de pleurer, faque tu te soûles.

T'as envie de l'appeler juste pour entendre sa voix, faque tu pars danser dans le salon avec Steeve et Leyla.

T'as envie de crisser ta visite dehors et t'enfermer pour lui écrire une lettre d'amour sur un papier japonais fabuleux, faque tu montes sur la table et tu transformes le journal du jour en confettis.

T'as envie de te couper avec le couteau à gâteau, juste un peu, une petite entaille au bas du pouce, pour avoir mal ailleurs qu'au cœur, faque tu t'en vas fumer avec ton ami Todd pis son chum dans l'escalier de secours.

D'ailleurs, t'as envie de crier « au secours », mais à la place, tu leur poses des questions à développement multiple pour fermer ta gueule et serrer les dents.

Bref, t'es full au milieu de la foule, mais t'es toute seule, baby.

Ou presque.

Une chance t'es là, ma Barbara de papier.

Reste plus qu'à aller me coucher maintenant. Bonne nuit, ostie. xxxxxxxx

Épuisée par les sentiments contradictoires qui l'assaillaient, par la lutte qu'elle menait contre ses propres émotions, et par ses efforts pour profiter avec insouciance de sa soirée avec René Boudreau, Joy referma avec lassitude la porte de sa chambre, puis alluma le lustre de cristal qui servait de plafonnier⁹.

JERRY

Lui, c'est un vrai petit spécial, han ? La première affaire qu'il a choisi de montrer au monde, c'est son beau petit cul. T'étais en còliss parce qu'à cause de ça, t'as été pognée pour accoucher à l'hôpital plutôt qu'à la maison des naissances. Moi, j'ai tout de suite aimé sa belle tête de panda, sa petite tache de vin autour de l'œil gauche qui faisait présumer aux médecins pleins de troubles de santé badtripants, qui finalement sont jamais arrivés. Mais quel monstre, pareil ! Le jour, bébé Jerry était relax, joyeux, une vraie caravane de fun à lui tout seul, mais la nuit, ark, il chialait non-stop, comme s'il avait des aiguilles dans la couche. Je sais pas comment t'as fait pour pas le mettre dans une boîte « à donner » sur le trottoir. Il te prenait pour une tétine, en plus ! Toujours scotché sur tes jos comme un poisson-vidangeur sur sa vitre d'aquarium, pas une minute de break. Il t'a vidée, t'étais transparente à la fin de l'allaitement. La vérité, c'est que je le haïssais un peu, à cette époque-là, de te sucer ta vie comme ça. Tu vois combien je suis l'incarnation de Satan ? Qui fait ça, à part moi, haïr des bébés ?

Tu sais comment il m'appelle, maintenant ? Non, j'ai peur que tu sois jalouse si je te le dis...

Jerry a eu neuf ans en mai dernier. On lui a fait faire un gâteau yin yang, puis on lui a donné ce qu'il voulait, un ensemble de tiges de bambou dans un plat chinois, un genre de jardin zen. Zen comme son air, la journée qu'il a emménagé à la clinique. Il a placé ses affaires avec application dans sa nouvelle chambre, installé ses Lego et ses livres sur l'étagère, ses mille pandas sur son lit. On s'est dit, Chum pis moi, que Jerry allait bien s'adapter chez nous, facile ! Mais le soir, il est venu en pleurant se coucher direct entre nous deux. Il a crié et tremblé, une partie de la nuit, comme

quand il était bébé. On l'a collé, puis il s'est finalement endormi au petit matin. Pas nous. Après une semaine de crises nocturnes à pas dormir, j'ai appelé le 811 pour demander des conseils à une infirmière.

— D'accord, pour commencer, quelle est la date de naissance de votre enfant ?

— C'est le... euh... le... c'est en mai, euh... Attendez je suis plus certaine, je... je vais aller vérifier sur sa carte d'assurance malad...

— Pardon ? Vous savez pas la date de naissance de votre enf...

J'ai raccroché.

Jerry a passé un an dans notre lit. C'est long, un an. Mais c'est doux aussi. Pis après, j'ai découvert le sens du mot « transition » dans un blogue de mamans professionnelles (no jugement ici, s'il vous plaît ?). Pis là, on a mis un petit matelas de « transition » à terre, à côté de nous. Quelques semaines plus tard, un matin, Jerry était plus dans notre chambre. Déménagé pour de bon dans sa caverne d'ours. J'ai dû m'adapter à son absence. J'ai longtemps, dormi avec un de ses toutous. Transition.

Faut que je te raconte : un jour d'hiver, lui, moi pis Steeve, on sort de la Grande Bibliothèque les mains pleines de livres, il fait moins mille dehors, on embarque dans l'auto. Je viens pour démarrer, mais je remarque en regardant dans le rétroviseur que Jerry a plus de tuque.

— Est où ta tuque ?

Il me répond pas. Il est en train de jaser avec Rototo-Bacon, son nouveau toutou (panda !).

— Jerry, je te parle, cibole !

— Quoi ?

— Ta tuque ? Est où ? Tu l'as oubliée à la bibli ?

— Non, je l'ai donnée au monsieur panda.

— Quel monsieur p... ?

— Là-bas.

— Où ?

— Là. Il a dit qu'il avait froid. Faque je lui ai donné ma tuque.

— Han ?

Je me retourne et je remarque, à gauche de la porte tournante de la bibliothèque, assis sur un carton, un itinérant obèse avec un manteau noir et blanc et un œil au beurre noir. Il porte fièrement la tuque panda de Jerry.

— Oh fudge... Shit... OK, euh, mon ptit pitou ?

— Oué.

— Ta tuque, là, tu réalises que tu lui as donnée au monsieur, comme... pour toujours ? Han ?

— Oué. Nous, les pandas, on s'tient entre nous autres.

— Euh, OK, bravo pour la solidarité, mais là, y fait frette pour toi aussi, non ?

— Pas grave, maman panda, a va m'en acheter une autre.

— Maman panda, a va te donner l'ancienne tuque à Steeve pour pas que tu gèles !

— Pis parce que je suis une personne très très swell, maman panda va m'en acheter une autre pareille, en forme de mon animal préféré, avec les mêmes gros pompons en avant, pis l'étiquette verte qui dépasse derrière.

— Maman panda, a trouve que t'exagères, Jean-Pierre !

— Inquiète-toi pas, Rototo-Bacon, ça, ça veut toujours dire « oui » en langage de mère panda.

Quelque chose de pourri dans le Royaume de mon lit

On s'ennuie, ostie. C'était jamais arrivé avant. Chum et moi, on a toujours eu une sorte de connexion des corps, on a toujours fait l'amour, l'un dans la prolongation de l'autre, sans trop se poser de questions, surtout dans les moments toff (et ils sont nombreux). C'était une sorte de manière de se garder alignés. Les mots et les gestes romantiques sont souvent compliqués, prennent du temps qu'on a pas. La baise, c'est simple, rapido, ça fait du

bien et ça dit ce que ça a à dire. Mais là... je sais pas... quand on se touche, il y a comme du cellophane entre nos corps. C'est dull. Et côliss, je pense tout le temps à l'autre tata. Même si c'est un gros tata. T'es où, espèce de gros tata ? Pourquoi tu te mets entre nous deux au lieu de juste envahir mon téléphone de petits mots doux ?

Ça me rend triste, c'était comme un super pouvoir à Chum et moi, la baise. Va peut-être falloir penser faire comme tellement de vieux couples et ranger le sexe dans l'armoire des affaires qu'on utilise pas souvent, avec les assiettes à escargots, les bols à soupe à l'oignon et le caquelon à fondue au chocolat.

Je sais que Brossard est pas mort en tout cas, je vois passer ses commentaires sur le groupe de discussion de la job. Même si je me force pour pas rire, je le trouve ben drôle. Je parie que toutes les filles de la job trippent dessus aussi.

Beaucoup de femmes le trouvaient séduisant. Il était même considéré comme un bon parti ! Il avait réussi sa carrière, était ambitieux, et se lavait régulièrement les dents^{[10](#)}.

T'avais loué, à la bibli du Patro Le Prévost, un livre pour apprendre à lire dans les lignes de la main. Le lendemain, tu t'étais installé un kiosque de chiromancie dans la ruelle. Line-up d'enfants qui te payaient en bonbons Rockets pour se faire prédire un avenir arc-en-ciel et sucré. Moi je t'étais un peu en retrait, je voulais être ta dernière cliente, pour que tu prennes ton temps avec moi, pour feeler un peu plus spéciale que les autres suiveux en file. Pis quand ç'a été à mon tour, t'as pris ma main et sans la regarder, tu m'as dit :

— Tu vas avoir des jumeaux.

— Des jumeaux ? Han ? Où cé qu'tu vois ça ? Quelle ligne ?

— Y'a pas de ligne, mais t'es tellement dans la lune, si le Ciel te connaît un minimum comme je te connais, il va te donner des enfants en double, au

cas où t'en perdrais un.

perdue sur une plage_écho au loin les sonorités_aveuglantes d'un lustre en diamants se couchant

Moi, sexy dans un party sexy avec des copines sexy. Un party de travail chic n swell, dans un loft immense, avec de l'alcool de toutes les couleurs pis de la musique que je comprends pas. Organisé par des associés de la Boîte. Pour chasser la peine à grand coup de n'importe quoi, c'est juste parfait. Il sera peut-être là, lui, le gros con, mais probablement pas, il travaille tout le temps, puis il vit du côté dull du fleuve, puis il fuit les gens, puis il est con. (Je l'ai déjà dit, han ?) Pis je m'en fous, oui, parce que je suis sexy dans ma petite robe verte qui me fait presque presque bien, parce que j'ai perdu un peu de graisse, parce que oui, côliss, faut ben que ça serve à quelque chose des peines d'amour, non ? J'ai aussi mis des boucles d'oreille qui tintent dans mon cou quand je bouge la tête, mais personne peut les entendre parce que le son autour est ben trop fort.

Moi, sexy et un peu soûle, avec mes trois collègues sexy et pas mal soûles, dans le monte-charge, pour aller aux toilettes trois étages plus bas. On ricane comme des nouilles. Elles ont toutes laissé leur sacoche sur leur chaise, juste moi qui, par habitude, traîne ma grosse roue de secours en cuir magané. Les filles me niaient à fond, s'amusent à deviner tout ce que je traîne là-dedans. Ça nomme des affaires weird, mais leur imagination n'arrive même pas à la cheville de la réalité. J'ai TOUT là-dedans, name it, je l'ai : des plasters fleurdelisés pour les bobos de la Saint-Jean, des ciseaux en forme de père Noël, des outils d'horlogerie, des étoiles en paillettes, des pastilles chanceuses, une patte de lapin contre la toux... tout !

Et puis, tout à coup, bruit métallique anormal, le monte-charge s'arrête net sec entre deux étages et la lumière s'éteint ! Imagine, on est quatre pitounes

crêpées, plongées dans l'obscurité totale et enfermées dans une cage en fer. Les petits cris aigus se font entendre assez rapidement merci : « Fuck on a pas nos cells, y'a personne qui nous entend avec la musique, on va rester pognées ici, on voit rien ! »

T'aurais dû me voir, t'aurais été fière de moi : avec la confiance d'une mère qui fait pas mal juste ça de sa vie, rassurer du monde qui a peur dans le noir, je plonge ma main dans mon sac, gros comme trois placentas, et j'en ressors, calmement, le mini sabre laser Star Wars que j'ai confisqué à Jerry parce qu'il l'avait fourré dans l'œil de son frère. Je le place au-dessus de ma tête et je pèse sur le piton en plastique. Un son enregistré de sabre qui tranche une affaire retentit dans l'air et la cabine de l'ascenseur est immédiatement inondée d'une lumière bleu électrique. Han ? C'est qui le Jedi icitte, han ?

Moi, plus vraiment sexy et ben trop soûle, penchée sur une table à côté d'une collègue dont je me rappelle plus le nom faque je l'appelle Nicole, pis a s'en côlisse parce qu'est finie elle aussi, pis a m'appelle Caroline... Je ferme les yeux pour avaler ma dernière gorgée de drink – le monde est un big manège tournant – et quand je les ouvre il est là. La Bête. Le Tata. Le gros trou du cul. Il est venu. Je le vois dans un éclair de stroboscope. Fuck ! Il est beau. Re-fuck ! Tellement beau, si tu savais. Il passe devant notre table ; salut crispé en direction de Nicole, puis salut crispé en direction de moi, fausse Caroline soûle. Puis il se sauve, se perd dans la foule. Je le reverrai plus de la soirée.

Ma collègue le pointe du doigt, même s'il est plus là :

— Pfff, c'te gars-là, méééééééchant malade dans tête !

— Han ?

— Mais il écrit ! Il écrit tellement bien, ma Caroline, oh my ! Mais, il fout rien avec son zizi ! Il couche pas.

— Il... What, Nicole ?

— Tu te souviens-tu, au secondaire – c’est dégueu quand on y pense – mais les filles avaient des étiquettes : celles qui couchent pis celles qui couchent pas ?

— Ouais, mais c’est quoi le rapport avec lui ?

— Ben, ce gars-là, il couche pas ! Je l’sais parce que j’ai déjà eu une loooooongue romance textos avec.

— Une... han ?

— On s’était croisés dans une réunion qui avait fini tard, ça avait comme vraiment cliqué entre nous, pis le lendemain, il m’a écrit une affaire trop cute. C’était quoi donc ? En tout cas, je lui ai répondu pis on a commencé à s’écrire... Avec plein de sous-entendus cochons pis de ptits cœurs, mettons.

— Pis ?

— Pis, ben j’ai presque failli tomber en amour avec ! En fait, non, correction : j’ÉTAIS un peu en amour... J’pense...

— Ah, OK. Pis qu’est-ce que... qui... s’est passé ?

— Ben rien, justement ! J’ai tout fait pour le revoir après, pour même juste aller prendre un café, mais à chaque fois, c’était super compliqué, il pouvait pas ou, à la dernière minute, il me chiait dans les mains ! Des excuses bidon : trop de travail, des urgences bizarres. Bon, il est full marié, tu l’sais, han ?

— Ouais, je...

— Une femme, une petite fille pis la grosse cabane en banlieue, le chien pis toute... Attends, y’avait-tu un chien ?

— Il avait peut-être peur... de... je sais pas... l’engagement...

— Nan, je me trompe.

— Quoi ?

— Y’avait pas de chien... Mais il m’écrivait des affaires là, c’était tellement beau ! Il devrait être écrivain, je te jure.

— Et il était-tu comme... euh... Est-ce qu’il aimait TOUT... de toi, Nicole ?

— Non, mais attends ! L'affaire, c'est que c'te gars-là, il est vraiment fu-cké, mais niveau olympique ! Premièrement, j'étais pas la seule fille, oh non ! En jasant de ça avec Vanessa...

— Vanessa ?

— Oué, celle des Ressources humaines.

— Ah, elle.

— Oui.

— Non, je sais pas c'est qui.

— Ben elle, elle a eu aussi une romance textos avec lui ! Peut-être en même temps que moi, c'est pas sûr. Mais il a jamais couché avec elle non plus, ça, c'est con-fir-mé. Il couche pas, je te dis ! Il fait juste tripper sur son téléphone avec sa femme à côté...

— Avec sa what... ?

— Oui, parce que ce que Vanessa a découvert, c'est que sa femme pis lui, y'ont des petits jeux de couple pas mal tordus.

— De quoi tu parles, Nicole ?

— Ben, paraît que sa femme pis lui, ils écriraient ENSEMBLE aux filles qui trippent dessus !

— Han ?

— T'imagines ? Lui il rencontre une fille cute, au gym, mettons. Y'active le crouse control, lui laisse son numéro, blabla, la pitoune lui écrit, lui récrit, mais tout le long, sa femme est complice, pis elle en rajoute. Font rendre folle d'amour la fille, à deux, à distance... Ça, c'est malade, non ?

— Attends, je catche pas, là...

— Ben, c'est comme un petit trip à trois, mais virtuel ! Pis la fille numéro trois, elle a le sait pas qu'elle est en threesome. Pis j'imagine que ça finit style : « Envoie-moi tes totos », pis là, la pauvre fille amoureuse a l'envoie une photo de ses boules, pis là, le couple, il se trouve ben drôle, ou je sais pas...

— Mais c'est... fu-cké...

— Ouaip. Y’a du monde bizarre. Surtout à Brossard.

— Mais... mais... toi, Nicole, tu penses quoi ? Il t’a-tu niaisée de même avec sa... sa f... sa femme ?

— Bah, je sais pas, je m’en fous. J’ai rencontré mon Dave pendant ce temps-là, faque je l’ai flushé... Mais pour la job, je l’ai gardé dans mes contacts. Yé tout le temps sur les réseaux, je te jure ! Chaque fois que je vois qu’il est en ligne, je me passe la réflexion « ah ben tiens, lui pis sa femme, ils se sont pêché un autre poisson ! ».

— Un poisson...

— UNE poisson, en fait !

— ... clown.

— Mets-en, méchant clown ! Ça va ? T’es verte, comme. Tes petits t’ont pas encore refile la gastro, toujours ? Maudits enfants à mardeeeeeeeee ! Ah ! Je me rappelle, y’en avait un finalement.

— Un quoi ?

— Un chien.

Il a un chien, Barb. Il s’appelle « Lâche pas » et il a trois pattes. Brossard l’a trouvé, accidenté, dans sa rue. Il a couru chez le vétérinaire le plus proche avec pitou enveloppé dans son chandail de laine. Il a payé l’opération, l’amputation plutôt. Sa fille a collé des affiches dans le quartier, mais personne l’a réclamé. La petite l’a nommé « Lâche pas » pour encourager l’animal dans sa nouvelle vie de handicapé. Chaque fois que Brossard rappelle son chien à trois pattes qui gambade dans la cour, il imagine ses voisins, derrière la haie, qui l’entendent crier dans le beurre, depuis sa porte-patio, comme un estie d’weirdo :

— LÂCHE PAS ! LÂCHE PAS !

Je sais ça. Et mille autres minuscules détails sur cet homme et sa petite vie magique et ordinaire. Je pensais que j’étais la seule dépositaire de tout ça, la

seule à coller ces étoiles-là sur mon cahier intérieur. Ben non, Gaston, ç'a pas l'air, Albert.

Plus_de plumes juste de la peau mouillée de poule

Je m'ennuie trop de toi, ma Barbara. Si t'avais pas été absente (pour des raisons de mort), j'aurais déboulé chez toi en larmes, plumée et paquetée, je t'aurais tout raconté en me mouchant sur ton divan, tu m'aurais servi du bourbon dans une tasse à mesurer, t'aurais grimpé dans les rideaux en traitant Brossard de noms, et surtout, surtout, tu m'aurais pas jugée une miette. Tu l'as toujours su, toi, que la vie est toff pis qu'on a besoin d'histoires pour se sentir exister.

As-tu reçu mes textos ? Au début, le manque de toi était tellement difficile – comme essayer de marcher avec pas de jambes – que je faisais un peu encore comme si t'étais là, je m'obstinais à continuer à t'écrire sur ton cell. J'entretenais l'espoir débile qu'un jour t'allais juste me répondre un genre de message full niaiseux, pis que tout allait redevenir OK. J'appellerais ton papa pour lui dire qu'il s'était trompé, pis que t'étais pas vraiment morte, puis je rentrerais chez toi, et avec les kids, on ferait du ménage, on préparerait une grosse fondue au fromage pour fêter ton retour... Évidemment, les messages que je t'envoyais me revenaient en rouge avec des points d'exclamation stressés pour m'indiquer que mes mots avaient échoué dans une espèce de cimetière électronique (pour des raisons de mort). Mais, je m'en côlissais, je t'écrivais pareil.

Je t'ai texté la fois où Jerry a eu l'idée de tirer sur la plogue des écouteurs du synthétiseur de Steeve et que tout l'appart, en même temps, s'est rendu compte que Steeve était un foutu dieu du keyboard, bébé Beethoven ! C'était tellement beau. Le salon était rempli de notes de musique. On catchait plus d'où ça sortait. Steeve, lui, il restait là, concentré sur sa bébelle, les mains partout sur le clavier, les genoux qui se soulèvent comme s'il chauffait un pédalo. Ça lui a pris du temps pour réaliser qu'il était débranché et qu'on l'écoutait. Il a relevé la tête sans arrêter de jouer, il a lu

dans nos yeux l'éblouissement, nous a lancé un immense sourire victorieux, puis a rebranché le jack dans le piano pour replonger dans son monde en noir et blanc.

Je me souviens, je t'ai écoeurée avec ça :

Faque c'est ça là, ton fils est un génie, maudit ! Bon, fais la morte astheure ! C'est pas toi qui vas te taper les concerts d'école avec des mamans pâmées juste parce que leur Tristan a réussi à pas se rentrer la flûte dans la narine !

Je sais, faut vraiment que j'arrête de te niaiser d'être morte...

Y'est 5 h 55 du matin. Normalement, je ferais un ostie de vœu de fourrage avec Brossard, mais non. Je fais juste le vœu qu'au travers des murs de la mort, t'entendes la grandiose musique de ton mini Steeve.

Elle danse_légère parmi_les voiles irisés et translucides suspendus au plafond du living room Oui elle le sait que ce sont des ailes de papillons brisés

Vingt ans : le reste de chinois que je regarde tourner dans le micro-ondes un 24 décembre. C'est le premier Noël que mes parents passent en Floride, la plupart de mes amies sont ailleurs dans leur famille et toi, tu viens juste d'être maman, t'es au lit avec Leyla.

Vingt-deux ans : la mononucléose carabinée que je vis pas mal toute seule, encastrée dans mon matelas avec soutien minimal de colocs toujours sur le party. Mes parents passent leur premier hiver dans leur roulotte en Floride et toi, tu viens d'avoir Steeve, t'allaites vingt-quatre sur vingt-quatre.

Trente et un ans : la jeune femme qui fait un anévrisme sur l'autoroute 10. Sa tête s'affaisse sur le volant de la voiture qui déconne et traverse la voie en diagonale et t'envoie direct au ciel, rejoindre Elvis. Le silence sourd qui se met à occuper tout l'espace entre les gens et les choses.

Trente-quatre ans : le bâton du test de grossesse qui tremble dans ma main et sur lequel j'arrive pas à lire le résultat – crise – parce qu'ils ont mis des blacklight à junkies dans les toilettes du A&W. Chum est à l'appart, sur sa

chaise à roulettes, sans se douter qu'il m'a peut-être mise enceinte. Nos enfants sont sur les banquettes de l'autre côté de la porte des toilettes et font des avions avec leurs patates frites.

J'ai souvent cru que j'y avais quand même goûté, au VRAI sentiment de solitude, que j'avais léché le fond de son baril. Mais non, Léon.

L'appendicite de Steeve, à onze ans : il est parti d'urgence en civière dans sa petite jaquette jaune. Gros cœur dans un petit corps d'écureuil qui disparaît derrière les portes de la salle d'opération. Veuillez passer au salon. Murs et chaises couleur beige mourant. Cinq autres parents trempés de peur comme moi. Une mère égraine en cachette son chapelet au fond de sa sacoche, un père parle nerveusement en arabe dans son téléphone. Y'a Chum qui me texte aux deux minutes en accrochant n'importe quel émoji tellement il est stressé. Pieuvre. Sombrero. Arbre. Tacos. La télé fixée dans un coin de la pièce qui crache sa vacuité, paraît que les sushis et le porto, c'est rendu out. Maman qui m'appelle de son paradis flamingo en plastique, qui sait plus y'est quelle heure ici, qui veut juste des nouvelles du petit. L'infirmière qui rentre de temps en temps dans la salle d'attente avec son pad de feuilles et son crayon pour appeler des parents : on dirait un ange du Jugement dernier qui nomme les enfants qui passent et ceux qui coulent à l'examen de la vie.

— Les parents du petit Steeve ?

C'est à ce moment-là que je sors de mon corps.

Vingt-quatre heures après, je suis debout devant un Steeve tout sourire, installé dans notre divan avec plein de couvertures et de toutous pandas « juste prêtés pas pour toujours ! ». On est tous autour à l'écouter raconter son aventure avec mille détails d'hôpital qu'il y a ben juste Steeve pour rendre intéressants. Mes jambes deviennent soudainement de la guimauve. Je tire à l'aveugle une chaise derrière moi et me laisse tomber dessus, tout ébranlée par la profondeur de l'abysse que je viens de visiter. Je pensais que c'était un ostie de cliché de parents tétéux, mais non, aimer comme une

mère, c'est l'affaire la plus « toute seule » que j'ai faite de ma vie ! Tu catches à un moment donné que s'il arrivait de quoi à tes kids, personne pourrait te sauver. Personne.

Hello_bonsoir_bonjour_welcome_hi_thank you_chose

Oui, OK, c'est vrai, t'as raison, ça lui aura pris du temps.

Environ six jours.

C'est probablement plus de temps que la moyenne nationale.

Bon, oui, d'accord.

Mais l'important, c'est qu'elle a fini par arriver, non ?

Pis quand elle s'est pointée, je lui ai ouvert grand ma porte.

Hello, COLÈRE, trop contente que tu sois là. Come in, on va pouvoir commencer à travailler.

Je suis la conne numéro combien sur votre ostie de Liste des connes ? J'espère que je suis un nombre pair parce que, comme tu sais, j'haïs les nombres impairs.

?

Par exemple, c'est weird, mais je trouverais ça moins humiliant d'être Conne #18 plutôt que Conne #3. Question de beauté du nombre, tu vois ?

OceanofPDF.com

???

C'est qui de vous deux qui a une petite tendance érotico-romantique dans ses textos ? C'est toi ou c'est ta femme ? (Je la salue d'ailleurs.)

??????

Non, parce que si je suis lesbienne, j'aimerais ça l'savoir.

De quoi tu parles ?

Nicole m'a tout raconté. Asti chu nouille, viarge !

C'est qui Nicole ?

Ç'a l'air que vous avez ben du fun toi pis ta femme à pêcher des poissons avec votre ligne de couple.

Ah shit ! OK, je catche. Mais j'ai pas le temps, là, de t'expliquer.

Fuck you.

Je m'en vais en réunion.

Tu le sais-tu que c'est sick, ça ? Tu le sais-tu que c'est malade ?

I know. Désolé. Vraiment.

C'est quoi l'fun de crever des cœurs ? C'est-tu pour entendre le petit bruit que ça fait quand ça pète ?

Je le sais, c'est nul. Mais j'ai pas fait ça avec TOI.

Quoi, MOI, còliss ?

J'ai pas le temps de t'expliquer en détail là, mais en gros... oui, c'est vrai, on fait ça, ma femme pis moi. J'ai honte, je te jure. MAIS PAS AVEC TOI !

Pourquoi ?

Parce que t'étais trop dull.

Merci ! C'est quoi, vous avez une ostie de grille d'évaluation littéraire en plus ?

Non ! C'est pas ça ! Dull au sens sexuel.

!!!

Avec ton casse-tête pis toute. Juliane a décidé dès les premiers échanges que t'étais pas une bonne candidate pour nos games. Elle m'a demandé de te flusher.

Ark. Ark. Ark.

Mais moi, j'ai continué. En cachette d'elle. C'est pour ça qu'on a switché à Chambre 27. Parce que moi je te trouve pas plate, Némò.

Re-Ark.

Désolé, vraiment.

Va chier.

J'aimerais ça t'expliquer toute l'affaire. Mais là, je peux pas. On peut s'appeler après ? Une bière ? Flush-moi pas, OK Némó ? Je trouve le temps long quand on s'écrit pas.

Fuck toi/Fuck ta femme/Fuck tout ce qui se trouve dans un périmètre de 24 km à la ronde de toi.

24 ?

Quoi ?

Pourquoi 24 pis pas 25 ?

Check-le, l'ostie d'malade avec ses nombres impairs !

J'ai pitché mon téléphone derrière moi, pis ça s'adonnait que la porte de la sortie de secours dans ma cuisine était ouverte. Mon téléphone a fait cling clang cling clang dans l'escalier en fer, puis un dernier vol plané pour atterrir dans le stationnement de la pharmacie en bas. Un genre de crounche m'a confirmé son décès.

Beauté percée prend l'eau

Quelque chose semble perdu. Parti pour toujours. Laissé derrière dans le sillon du temps qui avance comme un imbécile aveugle, toujours en ligne droite. Quelque chose de précieux.

Dans le métro, même si j'essaye fort, même si je change deux, trois fois de place durant le trajet, je choisis toujours, maintenant, le siège le moins spécial.

Au resto, quand je réponds « médium » pour la cuisson de mon steak, le serveur me trouve vraiment médium moi aussi.

Quand j'achète du beurre de soya en spécial à l'épicerie et que c'est le dernier pot sur la tablette, ça fait de moi, si on y pense, la femme la moins spéciale de toute l'épicerie côté beurre de soya.

Pis même quand je réalise que l'autocollant « spécial » du beurre de soya s'est retrouvé collé sur mon espadrille, et que j'ai passé la journée à me

promener avec, je réussis même pas à me sentir un peu spéciale, même si c'est validé scientifiquement par mon soulier.

Peut-être que parce qu'il a « pas fait ÇA avec moi » ça me rend un peu spéciale ? Nan.

— Médium. Oui, juste médium-médium. Non, pas de patates ni d'riz, non. Juste de la salade. Merci. Avec pas de vinaigrette. Non, finalement pas de salade. Ah pis pas de steak, non plus. Juste un verre d'eau. Merci... Je... c'est une vraiment très belle nappe... propre, douce aussi... Bravo... Je... je vais y aller finalement, mais je veux vous dire, à vous et à tout le personnel de Steak et compagnie, félicitations... euh... pour votre beau travail très... professionnel et pour euh... la... douceur de vos nappes...

Némo, flush-moi pas OK ?

À MA PHARMACIE, LE PARFUM *CABOTINE* ME FAISAIT CHIER, FAQUE JE L'AI TUÉ.

Deux belles dames se font étendre des crèmes sur leurs mains plissées par la caissière beaucoup trop motivée du comptoir beauté. Moi, j'attends pour payer mes bébelles, pas pressée, en les écoutant. Les madames sentent qu'elles peuvent prendre leur temps. Celles qui ont vécu des peines d'amour savent instinctivement reconnaître leurs semblables qui préfèrent téter au comptoir de la pharmacie plutôt que d'accuser réception du vide de leur existence. Mais y'a le présentoir de parfum *Cabotine* juste devant ma face qui me déconcentre avec son slogan de marde :

Half innocent, half provocative, but always romantic, she is sensual, emotive, carefree and seductive in one: this is the Cabotine woman.

Ark ! Je pense automatiquement à Leyla. Si elle est hétéro, est-ce qu'elle va être pognée comme moi, elle aussi ? Elle va-tu essayer de devenir une *Cabotine* woman, belle, légère et zéro entretien, pour plaire à n'importe

quel tata qui lui dit qu'elle est full spéciale ? L'amour, pff ! Méchant piège à femmes pour qu'on passe plus de temps à entretenir notre mystérieux mystère qu'à s'intéresser à notre place dans la Place.

Half innocent, half provocative, but always romantic, she is sensual, emotive, carefree and seductive...

Pareil, ça te joue dans le cerveau ce genre de description ! C'est jamais inoffensif. Je relis ça, j'ai un peu envie d'être une « *Cabotine woman* » myself ! On dirait une madame romandamour !

Un sourire de satisfaction flotta sur ses lèvres. Avec un ventre plat et une courbe de hanches irréprochable, sa silhouette la récompensait du soin qu'elle portait à son corps. Elle faisait attention à son alimentation, fréquentait régulièrement la salle de gymnastique... Il suffisait de trouver la bonne motivation¹¹.

Pis nos gars, Jerry, Steeve ? S'ils trippent sur des filles, ça va-tu être des poulettes dull qui passent leur temps à checker nerveusement le sens du vent pour pas que leurs cheveux pognent dans leur gloss ? Dans le sky de ma pensée, ma Barb dorée, ça se met à flasher en rouge :

CE PRÉSENTOIR DOIT MOURIR

Faque, pendant que les madames se beurrent d'une nouvelle couche de crème en poussant des petits cris presque pornos, j'attrape d'une main l'objet de propagande stupide...

le soulève

– incognito –

(la bouteille reste pognée après le présentoir)

personne me regarde,

je sacre tout le kit dans ma sacoche,

merci bonsoir,

je me sauve,

je fais l'anguille furtive jusqu'à l'autre caisse, près de la porte,

je pose sur le comptoir mes achats plus – envoie – un paquet de gommes aux fraises, du Purell et une revue pour l'âge d'or,

pareil comme quand on achète ses premiers condoms,
je regarde partout autour pendant que la caissière scanne mes trucs,
je suis violette et assurément suspecte,
je traverse les détecteurs de vol en me rentrant le ventre et en retenant mon souffle,
mais rien ne se passe, Stanislas,
les portes automatiques s'ouvrent sans que ça bipe,
et je sors,
en shakant de partout comme une criminelle amateur,
mais avec un gros sourire étampé dans la face.

Asti que je viens donc de sauver l'humanité, moi ! Je nous ai collectivement débarrassés d'un vilain cliché ET d'un des pires parfums ever ! Ouais, parce qu'il faut se le dire, ma Barbie chérie, *Cabotine*, ça sent la plotte en plastique qui a eu chaud dans ses bobettes en roulés aux fruits.

Némo, please !

Il me lâche pas, côliss !

Je te dois des explications, des vraies. Je suis pas aussi con que tu penses.

Cet homme exerçait sur elle une attirance sensuelle beaucoup trop violente. Elle ne devait pas oublier que ce long corps musclé cachait une âme noire¹².

Chaque jour, à des heures différentes, Brossard me fait une petite crisette de repentirs aiguë. Et pis là, maintenant qu'il pleure aux heures dans mon brand new phone, maintenant qu'il veut tellement me voir, s'excuser, me parler, la douleur que je lui impose par mon silence est comme pas assez ! J'en veux plus. J'ai envie qu'il ait MAL, mais vraiment MAL.

Némo, appelle-moi stp. Faut qu'on se parle.

J'y ai souvent pensé, j'ai jamais osé activer ce piton, une méthode de dernier recours, une option cheap de désespoir, mais une option quand même : il est jaloux.

Dès que j'évoquais dans un texto Chum, ou un ami, ou un collègue, Brossard devenait bête, distant, et pouvait décider de me faire filer mal le reste de la conversation ou de me bouder, passivement, quelques jours. J'évitais en général de le faire. Même quand je lui écrivais que j'avais passé la nuit couchée en cuillère avec le toutou de Jerry, il me répondait :

Je suis jaloux du toutou.

Et c'est vrai, il était jaloux. Du toutou. Pour vrai.

Némo, je sais que tu vas finir par me répondre un jour. C'était trop spécial ce qu'on avait pour laisser ça mourir.

Faque un soir, un-peu-soûle-un-peu-nouille, je pète la vitre de mon kit de secours cheap et je lui réponds une patente de gros chantage poche que je regrette aussitôt :

Fuck la chambre 27 ! J'ai envie d'un VRAI motel avec un VRAI quelqu'un. J'ai justement rencontré un cute gars hier qui m'a proposé quelque chose dans ce sens. J'hésitais, mais là je pense que je vais l'appeler. Braille pas, on va t'envoyer un selfie pour ta blonde pis toi.

Il est jaloux. Je le sais. Je le sens.

La preuve, il répond instantanément une ligne composée d'une bonne dizaine d'émojis : dix têtes rouges en tabarnac. Et moi, grosse nouille, je ramollis, je trouve ça cute, je pense que ça veut dire qu'il tient à moi. (Eh ben non, Gédéon.) Puis rien d'autre. Silence radio. Encore ! Puis, après deux longues heures... juste avant de me mettre au lit, je reçois ça :

27.

Fuck you, j'ai dit.

Demain, 16 h. Au VRAI motel. Dans la VRAIE chambre 27.

Ha ! ha ! Tu me niaises ?

Non, je suis sérieux et je vais te le prouver. Toi et moi, demain 16 h, au vrai motel, celui qui se trouve de mon bord du fleuve.

Pour faire quoi ?

C'est moi ton VRAI quelqu'un. Personne d'autre.

Au centre exact du livre je peux sentir dans ma chair de personnage le poids écrasant des pages

Presser_encore plus fort pour obtenir un excellent jus de drame et de romance

Je me souviens plus trop de cette soirée d'avant le motel, je pense que j'ai pas vraiment dormi. Je me rappelle avoir fixé l'afficheur numérique de mon lave-vaisselle une partie de la nuit.

Le lendemain, je me suis rasée à des places où j'avais pas de poils, j'ai tout essayé mon linge, tout enlevé. Conclusion : chu lette. Habillée pis toute nue. Faut le faire, côliss ! Au déjeuner, j'ai cuisiné des œufs pour tout le monde et je les ai embrassés chacun sur le front pour leur dire bye, comme si j'allais me jeter en bas du pont après leur départ pour l'école et l'université.

Dans le silence de l'appart vide, je me souviens, j'entends mon cœur qui bat dans mes oreilles. Je songe à repartir le lave-vaisselle, juste pour me calmer avec l'afficheur numérique rassurant, mais je décide plutôt de lui texter... pour être certaine.

Faque, on fait toujours ça ? Le vrai 27 ? Tantôt ?

Il voit mon message. Niaise. Après un – trop – long moment :

Oui.

OK, comment on s'organise pour la chambre ?

Le premier qui arrive loue la 27, si elle est libre. L'autre rembourse la moitié.

OK.

OK.

Certain ?

Toi ?

Ben oui. Why not. Toi ?

Oui. Mais là je te laisse j'ai du travail rush, à tantôt Némé.

Je me rappelle, Barbie chérie, qu'à ce moment précis, le piton « ALERTE » de mon détecteur intérieur de bullshit flashe en rouge fluo, mais je fais semblant que je le vois pas. Je me mens à moi-même : ça doit juste être la pile qui fait des free games...

Quand j'embarque dans ma van familiale, avec mes cheveux n'importe comment, ma robe de Pâques 2012, mes bottes d'armée et une poche de cossins pas rapport comme si j'allais au camp de vacances (casse-tête, lampe de poche, bonbons, kiwis, alcool), je sais très bien où je m'en vais, mais je sais pas encore si je vais être capable de m'y rendre.

Puis la route m'hypnotise. La musique de la radio me berce. Le soleil au loin me transforme en femme libre.

Tellement libre que je sais pas c'est qui la madame qui a stationné en dessous de l'affiche Motel Belle Vue. Je sais pas comment elle fait, cette experte du sexe d'après-midi, pour entrer full relaxe dans la cabine de verre de la réception, demander la chambre 27 pour une nuit, laisser son numéro de carte de crédit en dépôt en insistant pour régler le tout en cash après. Je la connais pas. Mais j'aimerais être elle. Plus souvent en tout cas.

Il viendra pas.

Nope.

Deux heures que je niaise ici. Fudge, j'aurais dû penser à apporter une planche pour le casse-tête ! Tout est tellement mou, ici, y'a pas de place pour l'installer comme du monde. C'est n'importe quoi, cette chambre, si on la pense en termes de cinq cents morceaux et plus ! N'importe quoi ! Je devrais appeler à la réception pour leur en glisser un mot... .

Non. Non. Non. Moi, ici, toute seule, dans ce motel, à mon âge, avec mon nombre d'enfants, ça, c'est n'importe quoi...

Je regarde autour de moi. La chambre a pas tellement changé. C'est aussi lette, mais en moins orange et brun. *It's a sad, sad room.*

Bon, faut que je rentre, là.

Quand je vais arriver à la clinique, ils vont avoir fini de souper, vont être chacun dans leurs bébelles, je vais pouvoir rentrer incognito : « Oué, oué, la réunion s'est bien passée. » Je vais prendre un long bain pour nettoyer mon

mensonge, je vais fumer un joint, pis, ben coudonc, Brossard aura réussi à me faire feeler cheap ET à me faire détester les motels cheap. Méchant champion quand même !

Je ramasse mes niaiseries, remets la bague de Chum que j'avais enlevée comme une astie de catin de roman-savon, prends une dernière gorgée de bourbon, mets la bouteille dans mon sac de cochonneries puis attrape le porte-clés losange bleu royal numéro 27. Dire qu'à une époque, juste tenir cette clé-là lui a procuré une demi-érection ! Pff ! Gros pissou ! Je referme. Je descends les marches extérieures. « Motel avec vue »... Ouais, bon, on voit le fleuve, mais faut se le dire, c'est fucking pas Venise non plus !

Mais là, comme je veux sortir de l'escalier tout au bas, une boule en tweed m'en empêche. Qu'est-ce qu'il fout là, lui, viarge ? Je suis tellement fru que j'ai envie de l'enjamber comme un rocher et sacrer mon camp ciao-bye. Mais il se retourne, me regarde avec ses yeux de chat battu, il est blanc comme un drap, la lèvre qui tremblote.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Ça va pas ?

— Je sais pas... Chu... Je pense que je fais une attaque de panique.

— Eh merde ! Viens, ici, là. (Je le relève, replace son manteau, ses cheveux, son foulard.) Respire lentement. Du ventre. Ici. C'est bon. Tu veux de l'eau ? Tu veux aller te calmer quelque part ? Dans mon char ? Ou à la chambre ?

— OK, oui.

— À la ch... ?

Il commence à monter les marches sans répondre. Il a la démarche d'un gars dans le couloir de la mort. Je débarre la porte, il va s'asseoir avec son coat sur le lit. Il regarde autour de lui, on dirait qu'on vient de lui retirer un sac de sur la tête. Je m'assois doucement à côté de lui et je lui demande de m'expliquer ce qui se passe. Il s'essuie le nez avec sa manche. Il fait pitié, je suis plus du tout fâchée, j'ai envie de le rassurer. Il parle, mais c'est décousu : sa femme – mais pas comme je pense – c'est pas tant la peur de la trahir que celle de se faire pogner – peur de ses colères – toujours les chicanes à la maison – pis peut-être qu'il a peur de la tromper aussi

finalement – pas certain – pis les autres personnes autour de lui – la famille – les amis – les voisins – s'ils l'apprenaient – il passerait pour qui ? Il énumère une liste de noms. C'est long. Il semblerait que beaucoup de gens ont le droit d'avoir une opinion sur qui il baise – sa femme encore – peur de ses crises – des poursuites – beaucoup de questions légales en jeu – peur de perdre sa maison, sa piscine, sa tondeuse...

Au début, je trouve ça cute, cette confidence qu'il me fait. Je me dis « Bon, OK fille, il le sait pas encore, mais il l'aime, sa femme. Lâche-le, le pauvre gars. Il veut pas être là, c'est clair. Il avait besoin de ce petit challenge pour s'en rendre compte. On restera peut-être amis ? J'espère. Des amis de la chambre 27, c'est l'fun ». Mais ce que je réalise et qui commence à me terroriser, ma Barbara dorée, c'est que je le connais pas, CE Brossard-là, devant moi. C'est une version très peureuse, soucieuse des autres et de son image... Y'a des chances pour que CE gars-là soit vraiment – mais vraiment – différent de celui que je fréquente depuis quelques mois sur Messenger. Tu catches ? Des chances qu'il m'ait vendu une version crissement allégée de sa personne, en omettant quelques infos sur l'étiquette à propos de son contenu. Fudge.

Au bout d'un moment, Brossard commence à se calmer. Il est soulagé d'avoir parlé et prend conscience de ce qui l'entoure. J'aimerais qu'il commente un peu la mythique chambre 27, les meubles, le tapis, les détails, qu'on rie ensemble de se retrouver là. Mais il le fait pas. Il a l'air plus détendu, il a enlevé son manteau. Il me regarde soudainement, en souriant, comme s'il venait de réaliser que j'étais là. Je deviens rouge tomate (maudite marde). Alors je fais comme d'hab quand je suis mal à l'aise : je dis une ostie de niaiserie.

— Tu veux qu'on essaye de faire un bout de casse-tête ? J'en ai apporté un, euh... C'est pas les jelly beans, mais...

— Non. (Il me ramène doucement par le bras sur le lit.) Non. On va pas faire de casse-tête ici, non.

— Non ?

— Non, Némoto... Heille, faudrait ben que je t'appelle par ton vrai nom quand je te vois en vrai. Hé ! hé ! c'est quoi donc ton vrai nom ? Carole ? Francine ?

— Non, Ghislaine.

— Ha ! ha !... Je t'adore... Ghislaine.

(Fudge, il me fait son maudit regard qui tue !)

— Tu... tu veux-tu des réglisses ? J'ai aussi des pastilles au miel, ou du Maker's Mark ? J'en ai apporté pour le courage... Mais non, han, on a pas besoin de boire du courage, han ? Parce que... parce que... on va être sages pis... je vais rentrer chez moi et toi... tu... tu veux rentrer ? Han ? Chez toi ? Dans ton Brossard ?

— Non.

— OK. Tu veux faire quoi ? On peut aller prendre une marche...

— Viens, Ghislaine, on va faire ce qu'on était censés faire ici.

— Euh, tu veux dire euh... Les affaires euh...

— Oui, les affaires que les adultes font ensemble dans une chambre de motel.

— Ah... euh...

Alors là, Barb chérie, avec sa grande main feuille de bananier, il enlace ma nuque langoureusement, guide ma tête vers l'oreiller. Mon corps – complètement bichon frisé – suit docilement ce geste, fait tout ce que cet homme aux yeux d'enfant désire. Puis Brossard embarque sur moi, je sens tout son poids, sa masse, contre moi. Le matelas accuse réception avec un petit couic. Il faufile sa main froide sous ma robe pour enlever ma culotte en même temps qu'il plonge son visage au creux de mon cou. Sa barbe râpeuse, son souffle excité dans mon oreille.

Et là,

et là,

là,

je m'entends pousser un petit cri complètement étonnant, un son que je me suis jamais entendue faire de toute ma vie.

Un cri de femme.

Non, de femelle.

Ils connurent le bonheur de la passion enfin assouvie dans l'amour. Ce fut pour Paméla comme un chant éclatant qui s'élevait dans son cœur et dans toutes les fibres de son être. Plus tard, alors qu'ils reposaient dans les bras l'un de l'autre, entre les draps froissés, ils se mirent à parler doucement, à faire des projets, à rire aussi, partageant leurs premières joies secrètes. Leur merveilleuse odyssée venait tout juste de commencer¹³.

Sur le pont Jacques-Cartier, les quatre vitres baissées, la neige mouillée qui rentre dans la van, je chauffe pas de mains, les bras dans les airs, la musique dans le tapis. Je roule dans le sens inverse du trafic : « Salut, les quétaines ! Adios, les dulls de banlieue ! Moi, je rentre en ville, avec ma vie complètement wild de femme infidèle pis de motels ! Hiiiihaaaaa ! » Bref, il y a clairement toute une magie de déni neurochimique qui opère dans mon cerveau, en ce moment, parce que je connais pas grand filles aussi pepées après une baise de marde comme celle que je viens de vivre. Oh no !

Ça me revient par flashes. Sa tête au-dessus de moi, soudainement si minuscule. Son visage rouge et affairé, comme concentré sur un problème sérieux. Il force du front. M'embrasse pas, m'enlève pas vraiment mon linge, me touche pas vraiment ni les seins ni les fesses ou whatever. On fourre pas, non, on baise pas non plus, on fait surtout pas l'amour, oh no ! Il fait juste rentrer pis sortir son pénis de mon vagin, one-two-one-two, sans affect, avec régularité et méthode. Je feel comme une place de parking achalandée. Tout est trop mort et silencieux autour, tout a l'air moulé dans du plastique.

À un moment donné, ça devient carrément ridicule, de l'acharnement thérapeutique : c'est clair qu'il a pas de fun, ou qu'il me trouve lette, ou en tout cas qu'il a envie d'être ailleurs, pis moi aussi, faque je me retire et thank God, il s'obstine pas. Même la capote se faisait chier, elle a sacré son

camp en douce, sans qu'on s'en rende compte. Il la cherche partout dans les draps, il angoisse solide, la retrouve dans le lit plus loin, la jette avec dédain comme si elle était contaminée. Je pense : « Il a peut-être eu peur de me mettre enceinte », mais non, Léon, monsieur stresse ITS. Il se met à me poser mille questions gênantes sur mes antécédents sexuels, il a peur de pogner des bibittes. Je suis la bibitte. Envie de lui dire : « Heille chose, c'est où le bout de mon histoire des sept dernières années où tu verrais de la place pour y insérer du sexe Bamboléo Bamboléa ? » Il va prendre sa douche, je remets mes bobettes – je me sens tellement, tellement conne d'avoir choisi celles avec de la dentelle ! Je prends une dernière petite (grosse) gorgée de courage. Ah pis fuck, deux. Quand Brossard sort tout habillé – full crispé – de la salle de bain, le poisson-clown que je suis se sent obligé de détendre l'atmosphère en poussant une joke qui tombe par terre et roule sur le plancher.

On descend les marches à distance, en silence, comme un couple en chicane. Quand on se quitte dans le stationnement, je sais pas c'est quoi, l'air frais sûrement, mais j'ai un moment de compassion pour notre pochetée :

— Allez, salut ! (Je refais le nœud de son foulard.) On s'écrit ? Ça, au moins, on fait bien ça.

Je le prends dans mes bras et le serre fort, avec l'intention qu'il sente dans ce geste une sorte de douceur, comme pour lui dire : « Hey on est pourris pour le sexe, nos corps sont pas d'accord, mais c'est pas grave, nos âmes oui ! » Mais il est raide sec. Fermé. Tout son être affiche no vacancy. Un pot de yogourt Liberté flotte sur l'eau brune du fleuve derrière nous.

Je me réveille, l'appartement ronfle encore. Première pensée : est-ce que quelque chose a changé ? Est-ce que mon aventure d'hier a modifié le « ici » et le « maintenant » ? À première vue, non, mais attendons. Chum se réveille, il m'embrasse sur le front, son odeur de swing me plaît, comme d'hab. Je me lève, mets mes pantoufles de loup, pars la cafetière pis les toasts, dresse la table. Tout le monde arrive, un peu mollement, prend son

petit-déj, chacun absorbé dans son livre, journal, dos de la boîte de céréales. Une sorte de douceur tacite règne entre nous. On est presque presque bien à cinq.

C'est un mercredi bien ordinaire et pis ç'a l'air que je vais aller en enfer, Albert !

« OK », que je me dis, à GO, je me sens coupable. GO ! Je force les images salaces d'hier, revois le lit défait dans la chambre de motel, la capote vide, me concentre sur la petite irritation que son – pas mal gros – pénis a laissée en moi... Mais non, rien à faire, ça marche pas. J'observe nos kids. Ils sont là, je les aime, je suis là, ils m'aiment. Ce que j'ai fait hier ne leur appartient pas et ne leur enlève rien. Ils sont là, je suis là...

Je regarde Chum, je le trouve beau. J'ai encore du désir pour lui, ça c'est certain. Mais mon corps avait besoin de voyager, d'explorer de nouvelles contrées, pis là, il est revenu. Et pis je suis fatiguée, merde, j'avais besoin de vacances de ma vie !

Flashs de la baise froide qui remontent...

Je me dis « youpi, c'était le meilleur des mondes » : une aventure exotique de banlieue, mais pas d'attachement érotique ni amoureux, finalement. C'est le scénario idéal, parce que qu'est-ce qui serait arrivé si on avait fusionné, Brossard et moi ? Fudge ! Mon sang se fige en pensant à ça. Je te le dis juste à toi, Barbie chérie, mais des fois je pense que je serais assez guidoune pour tout sacrer là et saccager la vie de tous les gens que j'aime, ici, autour de la table, juste pour un gars qui me fait friser les orteils d'amour. Maudite cochonne... Je devrais peut-être lui envoyer des fleurs avec une petite carte : « Cher Brossard, ma famille et moi te remercions du fond du cœur d'être pourri au lit. »

Et peut-être que j'en recevrais aussi : « Y'a rien là, c'était facile, t'es tellement lette pis dull ! »

un qui s'efface pas

STEEVE

« Non. On peut pas rester ici, désolé Tata. Faut s'en aller. On va retourner vivre chez nous, on est capables de se débrouiller à trois. Je sais faire chauffer de la pizza, pis faire des toasts, on va être corrects... On va... Non, c'est trop... trop pas bien organisé ici. C'est sûr que vous savez pas comment on fait avec les enfants. Regardez votre pauvre cactus séché ! Jerry est encore un bébé, Tata, tu le sais pas ce qu'il faut faire quand il fait ses cauchemars, il va te réveiller TOUTES les nuits, pis tu vas MOURIR à force de plus dormir, tu vas mourir pis... non... Quand la madame sociale nous a dit qu'on venait chez vous deux, on a rien dit, mais c'était juste pour être gentils, pis pour pas que tu pleures, Tata. On veut pas que tu pleures. Mais là, non, on... on peut pas... On... En tout cas, je sais pas pour eux, mais moi je peux pas vivre ici, pis... Pis si je suis forcé de rester, je te jure que je va... je va... prendre un big de crayon-feutre noir, un qui s'efface pas, pis je vais écrire en gros sur le mur de ma chambre « C'est nul ici », sur le mur, direct ! Comme ça, quand je vais me réveiller, même si je suis content – parce que ça m'arrive des fois de me réveiller content le matin – ben je vais lire la phrase, pis je vais me rappeler qu'il faut que je déteste ça, être ici, à la clinique avec vous, Tata, parce que c'est de la merde ici, Tata, de la MERDE ! »

Je revois Steeve tout tremblotant avec ses grands yeux noirs profonds, son visage plaqué de rouge par la colère, son air aussi un peu autosurpris de s'être entendu dire « merde », ses narines qui bougent pour concentrer toute son énergie dans le projet de pas pleurer devant nous. Tellement beau, tellement debout dans son effondrement. Pis moi, ben, moi, Barbara, quand je me repasse cette scène (je me la repasse tout le temps), dans mes rêves, je dis une affaire vraiment fully mature :

— Écoute Steeve, qu'est-ce tu dirais de commencer par dormir ici juste une nuit ? Pis demain, tu me dis ce que tu choisis, OK ? Tu pourrais décider chaque jour si tu restes ou si tu pars. Pis moi, je vais me forcer fort fort pour te donner le goût de rester avec nous.

Mais dans la vraie vie, ma Barbara, dans la côliss de vraie vie où les méchants gagnent souvent pis où le monde meurt les mardis après-midi, je réponds pas ça à Steeve, non. Comme une grosse plotte pas de classe, je fais

juste me sauver en courant, pis en sacrant, pis en hurlant, pis en pleurant, pis en claquant la porte de ma chambre, pis en laissant là ton ptit pit, dans le cadre de porte, avec son frère pis sa sœur, ses grosses valises et son désespoir abyssal d'enfant de huit ans.

Je sais, I know, I know... Je m'excuse tellement, Barb. J'ai honte, crois-moi.

« C'est nul ici. »

Il l'a écrit, finalement. Sur son mur, au-dessus de son lit. Mais à la mine. En mini. (You know Steeve, pas de la grosse graine d'anarchiste, ça !) Pis même si j'ai essayé de récupérer ma gaffe, rien à faire, pendant presque un an (c'est long un an) on s'est parlé en morse.

— Biscuit ?

— Oué.

— Combien ?

— Deux.

Puis une fois, sur un des sites de mamans professionnelles (encore no jugement ici, merci), j'ai vu passer un truc sur le deuil chez les kids et l'importance de « l'estime de soi » dans le processus. Ça fait qu'esti(me de soi), j'ai eu l'intuition de sortir le synthétiseur pourri qui traînait dans notre locker, je l'ai branché dans le mur du salon, avec les écouteurs posés sur le clavier, juste pour voir ce qui se passerait. Le fromage était trop beau, la petite souris a vite appris le piano.

Pas longtemps après, Steeve s'est mis à m'appeler « Matata ».

Pourquoi il le fait pas ? Juste une fois, côliss ! Une ! Mon grand-père se fait lire au nez, à longueur de journée, des livres à l'eau de rose. Il a toujours pas catché ce que veut vraiment Mémé ? Ce dont elle a besoin ? Il la voit, pourtant, comme moi, cette femme romantique et ben trop sensible qui rêve juste d'un geste fou, d'un grand acte d'amourrrr, avec plusieurs « r » pour se rouler dedans ! Pourquoi il la swing pas – juste une fois – dans

son Elantra vert menthe pour l’emmener vivre une aventure équestre de romans à quatre piasses ? J’ai vérifié, y’a des ranchs à moins de vingt-cinq minutes de Montréal. Ils seraient tellement swell, tous les deux, mes vieux. J’imagine déjà le titre de leur livre : *Romance à Saint-Eustache*.

— Nous n’allons pas monter à cru, tous les deux, sur la même bête ? — C’est ce que vous vouliez. Alors, soyez satisfaite. Vous vous assoirez en amazone derrière moi. Vous passerez les bras autour de ma taille et appuierez votre jolie tête contre mon dos¹⁴.

Mon grand-père aiderait sa douce à monter sur son poney préféré. Les fesses de Mémé, superbement enveloppées dans le minou beige de sa robe de chambre, entreraient en fusion avec celles de l’animal, et la cigarette de ma grand-mère se tiendrait dans la prolongation exacte de l’horizon. Et là, Papi filerait un gros vingt piasses au gars qui tient le manège à chevaux pour qu’il leur fasse faire quelques tours extra.

À la fin de la ride, ils s’offriraient un beau café dans la distributrice de l’entrée du ranch, puis ils embarqueraient, un peu étourdis, dans leur char et laisseraient une vitre baissée même sur l’autoroute, juste pour être fous.

Tout le long du retour, ma grand-mère flatterait le genou de son homme en le regardant, de temps en temps, avec l’air coquin d’une fillette qui vient juste de comprendre à quoi sert la petite bille cachée au creux de ses cuisses.

sens-tu la chose_éponge gorgée_d’essence qui palpite sous mon chemisier de soie bleue en feu ?

22 h 22. Fais un vœu.

Fait !

C’était quoi ?

Je te le dis pas !

Aweille !

Mon vœu ?

Oué.

C'est TOI.

Allô, Cupidon de Brossard.

Non, c'est vrai ! Toi + moi, dans notre chambre de mots, forever.

Avec ou sans casse-tête ?

Avec, c'est clair !

Méchant pervers !

Faque c'est ça qui est ça... t'as deviné, Barbie-génie : malgré l'épisode du motel poche, on a recommencé à s'écrire, Brossard pis moi, comme si de rien n'était. Il m'a envoyé une vidéo niaiseuse de flûte de Pan, j'ai ri, je lui ai réécrit une épaisseur. Il s'était rien passé !

Je l'sais, c'est pathétique, côliss ! Il a fourré plein de filles sur son téléphone et il m'a très mal fourrée et moi, je lui pardonne tout ça pour ravoir un peu de magie dans mes jours gris. J'ai honte ! Mais peux-tu vraiment me juger ? Ça s'appelle une dépendance, cette affaire-là, viarge ! Tu sais de quoi je parle, hein ? Toi, tu fumais du pot « en cachette », du réveil jusqu'au dodo. J'ai cette image de toi collée dans le cerveau : t'es couchée dans ton hamac à l'ombre, t'allaites Steeve d'un bras et l'autre main tient un joint. Bref...

Et pis je dois t'avouer que j'ai encore envie de coucher avec lui, côliss ! Quelque chose en moi de tristement têtu se dit que la baise poche avec Brossard a été poche – pas parce qu'on était fondamentalement incompatibles, non – juste parce que c'était nouveau, pis qu'on a pas eu le temps de s'apprivoiser, pis que, pis que... Tu vois ? Oui, oui, l'ostie d'espoir à marde.

Au grand galop sur une monture de draps froissés se défouler la féminité

En plus, je fais plein de rêves de cul depuis, c'est malade. Souvent, ça commence que je porte tout plein de colliers pesants qui tombent entre mes seins (dont le vrai sou romain d'Apollon que Mémé m'a donné). Pis là, Brossard ou un autre gars arrive : baise avec sperme partout sur les murs, ou arrivée d'un espadon qui tient un manuel de philosophie entre ses nageoires, ça varie, puis je me réveille. Pour me rendormir après ça, je me masturbe en essayant de pas réveiller Chum ou j'essaye d'écrire, dans ma tête, des poèmes qui rebrassent mes rêves. Des fois, je me lève dans la nuit,

j'allume juste la petite lumière au-dessus de mon bureau et je gosse avec les mots Harlequin qui traînent dessus. Juste de TOUCHER ces mots un mini peu suggestifs, style

épaule

ou

charnel

pis je deviens toute smouche.

Mais pour l'instant, j'arrive rien qu'à fabriquer les micropoèmes un peu nonos que je te colle dans la face de temps en temps. Peut-être qu'une nuit de grande insomnie, je vais réussir à créer un vrai gros collage full sexuel avec plein de détails cochons ! J'aimerais ça. Mais c'est toff parce que maudit que c'est par défaut kitsch, le cul littéraire. Dès que j'essaye de décrire une baise, ses sensations, ses images, ça dérape rapidement dans le quétaine. Pourquoi, han ? Harlequin, as-tu changé tous les mots d'amour en lampe rococo, au point où, quand on les lit, on imagine des breloques qui pendent au bout de chaque lettre ?

Tendrement, il lui écarta les cuisses, éveillant dans le creux de sa féminité une urgence fébrile et impérieuse. Il la devinait parfaitement, l'amenant tout au bord du plaisir pour redevenir tout à coup patient et doux, et encore recommencer. Au moment où elle allait défaillir, il glissa ses mains sous ses hanches et entra vigoureusement en elle¹⁵.

J'ai rêvé que j'achetais ton parfum !

Je porte juste un genre de patchouli-bergamote que j'achète dans un magasin new age qui s'appelle Troisième œil. T'es allé en rêve à Troisième œil ? Man, ça c'est ésotérique longtemps !

Non ! TON parfum ! C'était écrit NÉMO sur la bouteille.

Ah ! Hé ! hé !

Il y avait un visage de femme sur l'étiquette, c'était pas toi, mais ça te ressemblait. J'ai ouvert le flacon, ça sentait toi. Mais vraiment toi.

Pis là ?

Ouf, la suite est pas racontable. LOL.

cet homme désire peut-être me mettre en bouteille

Leyla sera peut-être pas condamnée à devenir une *Cabotine* woman si elle veut pas.

Nous, c'était différent. C'était là, c'était partout, et pas juste dans les parfums et les Harlequin. On s'est appris à être des filles, on n'avait même pas besoin qu'on nous montre comment. Ta mère est morte quand t'étais bébé, et la mienne était très beaucoup absente (pour des raisons de capitalisme sauvage). On s'est appris par mimétisme, en regardant des films, des revues, en écoutant de la musique, mais aussi en imitant d'autres filles à l'école qui l'avaient donc l'affaire pour être des filles. T'étais naturellement plus douée que moi, mais pareil, y'a fallu qu'on rame fort toutes les deux pour devenir cette version chicks de nous-mêmes qu'on avait l'impression qu'il fallait absolument qu'on soit.

On s'est entraînées...

à bouger la queue de cheval en marchant,
à pas parler fort ni à avoir le pied pesant,
à pas s'asseoir tout écartées dans nos bourrelets,
à jamais être satisfaite de soi,
à mettre de la lumière dans nos yeux quand on parle aux garçons,
à se mordiller les lèvres de façon sexy,
à faire un peu l'enfant (mais pas trop tout l'temps),
à cacher notre masculinité,
à avoir l'air chill, même quand on se fait traiter de grosse ou qu'on se fait tripoter par un gars.

On s'est appris à faire tout ça, pour faire tripper des gars qui, eux, ont appris...

à parler et à marcher fort pour dire qu'ils sont là,
à s'asseoir sur une chaise comme s'ils étaient propriétaires du Monde,
à compter juste sur soi,

à mettre de la lumière dans nos yeux en nous disant qu'on est belles
comme des étouèles,

à se mordiller les lèvres de façon sexy,

à ne pas faire l'enfant (ou en tout cas pas trop souvent),

à cacher leur féminité,

à avoir l'air chill, même quand un chum de gars traite une fille de grosse
ou la tripote,

et à tripper sur les filles, leurs queues de cheval qui branlent, leurs lèvres
qu'elles mordillent...

Mais là, ma belle Barb, si tu savais, depuis un certain temps, y'a comme
une petite fenêtre qui s'est ouverte à l'arrière du truck de notre époque.
L'air entre un peu, ça fait du bien. Trop triste de penser que t'es en train de
manquer ça. On aurait pu s'accouder ensemble sur le rebord de cette
ouverture et admirer ensemble Leyla qui répare son scooter en racontant
qu'elle sait pas trop si elle veut une blonde, ou un chum, ou les deux ; le
beau Steeve qui pianote avec son vernis à ongles mauve ; ou Jerry qui
raconte sans complexe que son plus grand rêve dans la vie est de devenir
papa. Bon, papa de panda, of course, mais quand même !

C'est quoi, t'es dans un resto tiki ?

Non je suis dans mon bureau, c'est mon aquarium.

T'AS DES POISSONS ?

Ouais, ils te font dire « allô Némò » !

Je suis perturbée. Tu m'as jamais dit ça. La première fois qu'on s'est rencontrés,
t'aurais dû me dire « yo je suis propriétaire d'un vrai aquarium avec des vrais
poissons ».

C'est hyper commun d'avoir un aquarium.

Non, c'est weird.

Non, c'est toi qui es weird de trouver ça weird.

Correction, je trouve ça weird ET cute.

Ha ! ha ! Mais j'ai malheureusement pas de petit orange avec des lignes blanches et une
nageoire croche.

C'est drôle parce que je me demande souvent si je te connais vraiment. Je veux dire... avec toutes tes histoires de pêches de filles avec ta blonde... pis là t'as un aquarium ?

Ha ! ha ! Tu me connais Némó, on se parle presque chaque jour. Mais en fait y'a un truc que je t'ai jamais dit.

Quoi ? (J'ai peur.)

C'est peut-être moins exotique, mais j'ai une authentique affiche de show de Leonard Cohen sur le mur au-dessus de mon ordi dont je suis pas mal fier. Regarde.

Sur la photo de l'encadrement qu'il m'envoie, je remarque une ombre. C'est le soir, il s'est mis devant sa lampe pour prendre la photo. La silhouette de Brossard se dessine subtilement dans la vitre par-dessus celle de Cohen. Alors je fais aller mes petits talents de graphiste, zip zip, un contraste par-ci, une lumière par-là, et en deux minutes, je réussis à faire ressortir clairement un Brossard, torse nu en jeans, superposé à l'image d'un de mes chanteurs préférés !

Je te jure, Barbara, peu importe l'intensité des tempêtes à venir, grâce à cette photo porno,

je surferai_chaque jour nageoires_dans les airs en bondissant de bassin en bassin dans l'aquaparc de la sexualité

Je suis plus capable de me sentir coupable. Désolée. J'ai beau me forcer, y'a plus une bouchée de haine de moi-même qui rentre. J'ai besoin de ça, j'ai envie de lui, tant pis. Je me sens même pas complètement mal de demander à notre professionnelle des romances de réseaux sociaux des conseils pour m'aider à tromper son papa adoptif.

— Tu veux dire que le dude, il a l'air de tripper sur ton amie... Euh, comment a s'appelle donc ?

— Christine.

— Mais c'est qui donc, elle ? Tu m'en parles jamais de Christine !

— Ah Leyla, j't'ai dit, c'est une amie de la job, t'a connais pas !

— Anyway. Pis là, Christine est pas sûre si le dude il trippe sur elle, ou s'il est juste un peu trop friendly dans ses textos, c'est ça ? A veut savoir qu'est-ce que le gars veut vraiment.

— Genre.

— Ben c'est facile, voyons !

— Quoi ?

— Faut juste qu'a change sa photo de profil !

— Hein ?

— Elle met un selfie full sexy d'elle, pis elle attend.

— Elle attend quoi ?

— Bah, généralement le dude va liker sa photo genre instantanément, pis lui réécrire un petit commentaire en privé pour lui dire « ayoye t'es trop hot sur ta photo ».

— Pis là ?

— Pis là, c'est le moment pour Christine de faire un move clair.

— C'est quoi, un move clair ?

— Elle peut juste écrire « je te veux », ça fait la job, mais elle peut mettre ça plus cute si a veut. C'est sûr que si c'était toi, en tout cas, t'écirais sûrement tout un poème pour dire ça.

— Un... han ? Moi ? Non !

— Ben là, tu me textes quasiment en alexandrins pour me demander de rapporter du lait !

— Naon !

— Oué.

Ta nouvelle photo, Némò ! Ton visage beau comme un paysage. Pis les petites montagnes qu'on devine en dessous me rendent fou. (Désolé, je rime quand je suis perturbé.)

Je me souviens encore par cœur de ton visage. Quelque chose de sublime et d'intransigeant dans ta face exprimait l'infailibilité des nombres, la gloire de la symétrie, Athéna ! On pouvait deviner quelle beauté glaciale t'aurais réussi à être à un âge où la plupart des femmes aspirent juste à ne pas se faire pipi dessus en riant de la joke de l'animateur du samedi. Du côté gauche, la partie un peu cachée par un toupet, on pouvait lire la détresse de l'enfance. Un œil plus petit, qui tremblote un peu, un grain de beauté timide juste en dessous. T'as pas eu le luxe d'être une kid, t'as pratiquement élevé ton père... C'était écrit sur ton visage. La combinaison de chaque facette formait un tout inclassable qui rendait ding ding les hommes. Ça, et évidemment ton irréprochable beach body entretenu grâce à une haine rigoureuse de ta propre alimentation.

Dans les bars, c'était toujours toi qui attirais les mâles en chasse, moi qui dealais avec les perdants déconfiturés. Beaucoup se sont cassé la gueule en essayant de te gagner, la plupart finissaient par espérer au moins repartir avec moi comme prix de consolation. Toujours on quittait la place ensemble, le toutou chic et le toutou cheap qui déambulaient dans la rue, en marchant tout croche sur la ligne au centre.

Non, on était pas des filles à gagner ni à prendre. On était juste des filles qui voulaient se faire comprendre. Mais les chasseurs-de-bar, avec leurs fusils-bébélles, sont si peu intéressés par les battements d'ailes de papillons qui provoquent en nous des vents, des vagues, des tempêtes !

Je suis

flambant_e nue dos à_toi Avec_mille_colliers attachés au cou Des_courts des_longs

des_jusqu'à_mon nombril des_ors des_argents des madones des_os_de chance des_dés à jouer

Tu_les enlève_s un par un patiemment Et chaque fois_qu'une_chaîne tombe par terre tu_flatte_s

mes fes_ses tu embrasse_s_ma nuque de plus en plus_libre et électrique chair_de poul_ette partout

Et là c'est le dernier_collier tu_commences_à être_pas mal_pressé peut-être même un peu tan_né
Tu_tremble_s tu_ru_s_hes avec_la petite_attache tu_sacre_s je me retourne Non Celui-là je le garde
c'est_mon médaillon_d'Apollon le dieu_du_Soleil Je vais te baiser avec le Soleil Tu m'_observe_s
en glissant un doigt_rieur sur ma_courbe T'_aime_s_la viande la mienne ça se voit J'ai envie
tout de suite de_m'agenouiller d'y goûter imprimer sur mes lèvres la mémoire_de ton_gland
pour_tous les dimanches_d'hiver_pas_de lumière pour_mes rêveries_de_chaise berçante
quand j'aurai_85_ans Mais_ta bouche_m'appelle_très fort ton sourire_est tellement_franc et_cochon
et w_il_d et... (je finis_cette phrase_en langage_de peau) Alors On se_tête On a le temps anyway
on le sait tous les deux ce qui nous attend dans_bientôt dans_là dans_maintenant
tu_va_s vouloir_sucer_mes étoiles et je vais_lécher_les tiennes et_le si joli_creux entre les deux
et je vais_ouvrir_mes_ailes pour grimper_sur toi tu_va_s_décoller_mes_petites feuilles et là
ce sera_la magie de redécouvrir combien nos corps mat_ch_ent_ensemble comme des Le_go
cette partie-là va dans_celle-là salière poivrière Et je vais_te_prendre à l'intérieur_de moi
te_faire entrer par_la petite porte_mouillée et tu_va_s_descendre par paliers de profondeur
en_lâchant un cri de_délivrance parce que_oui fu_c_k OUI c'est_to_ff d'être seulement_UN
la plupart du temps Et je vais_t'_avaler et te_recracher t'_auras_même pas_peur et je vais_t'_avaler
et te_recracher mille fois t'_auras_même pas_peur_de moi Et on_va_s'essayer_tous_les trous
Et_on_va_fabriquer_notre propre_lumière Et_on_va prendre_toute_la place dans_la place
Jusqu'à ce que_ça sonne résonne des cloches_au bout_de nos_cheveux
et que_nos_colonnes_se redressent et que_je_fende_en deux en_animal_perdu en_jouet brisé Allez
mon Soleil_de motel Fais-moi ton_plus beau_feu d'artifice et_qu'il_s'éteigne le long_de mes cuisses
en amour le plat du jour

Némo, je vais prendre un break de notre chambre 27 quelque temps. J'ai besoin de me recentrer sur ma famille et ma carrière et de prendre plus de temps pour moi. J'espère que tu comprends. Au plaisir.

FUCK !

Non, non, non, non, non, non, non !

Pourquoi je lui ai envoyé mon poème cochon de grosse cochonne ? À quoi je pensais ? Qu'il allait bander de sexualité et de beauté littéraire, côliss ? Non ! Fuck moi ! Fuck mes désirs ! Chu folle, estie ! C'est ça, chu folle. Je peux pas me contenter d'être juste une ptite mère qui s'endure, comblée par ses enfants empruntés pis son chum qui a jamais froid ? Je voudrais, là, là, boire un philtre, une potion qui me transforme IMMÉDIATEMENT en petite mère québécoise inquiète, une vraie môman qui travaille fort, pis qui magasine, pis qui cuisine, pis qui aime ça faire des Lego, dans le sens non sexuel du mot. Non ! Pendant que mes kids font des châteaux de cartes pis que mon chum plie du lavage, moi je colle compulsivement sur du papier des petits mots découpés, comme une ostie de tueuse en série, pour fabriquer des poèmes cochons que j'envoie à un homme marié qui a une vraie vie d'adulte de banlieue et qui veut rien savoir de mes fesses molles de madame molle ! Fuck !

Bon, faut que j'arrête, Barbara. Ça mène nulle part, cette histoire. Il me veut pas anyway. C'est clair. Il s'en côle de moi.

Il a raison. Chu de la marde. Fuck moi.

Pis fuck lui aussi.

Oui, fuck lui.

« Au plaisir » Je te jure, Barbie chérie, si j'avais mangé de la soupe alphabet avant de lire ça, j'aurais vomi chaque lettre.

AU_P_I_R L_S AI

La directrice de Leyla vient d'appeler. Elle veut que je passe la chercher à la fin des cours. Elle a dit que notre fille a tenu des propos « qui pourraient être interprétés comme des intentions suicidaires ». J'ai pogné en feu quand elle m'a dit ça. Mais juste avant que je devienne un petit tas de cendres, elle

a ajouté : « Rien d'extrême, on est pas trop inquiets, mais on doit valider. Par sécurité. » Elle va rencontrer un travailleur social d'ici la fin de la journée, il va l'évaluer. L'évaluer...

Barb, je sais pas comment c'est aménagé la mort, suivez-vous nos histoires sur écrans géants ? En tout cas, si tu lis ça, aide-moi, OK ? Aide-nous, please. Parce que je te jure que si Leyla se tue, TOUT sacre le camp avec elle pour tout l'temps. Ça mettrait à off tout ce qui est beau, tout ce qui ressemble à de l'espoir, tout ce qui fait que t'es encore un peu vivante toi aussi. Une autre partie de toi qui s'en va, je peux juste pas esti. Personne peut, ici.

J'ai rien vu. C'était sûrement dans ma face, non ? Elle mourait de l'intérieur un peu chaque jour pendant que j'étais là à texter le tétéux pas d'queue ? Barb, fais de la magie de maman fantôme. Arrange-toi juste pour qu'elle toff jusqu'à trente, trente-cinq ans, mettons. Quand a va pogner ça – ou peut-être avant – elle va réaliser que les totons, c'est comme des sacs de sable sur une montgolfière. Plus ils tombent, plus tu peux aller haut. Pis elle va arrêter d'avoir peur de vieillir, pis elle va faire exactement ce qu'elle veut, pis elle va flyer dans les airs, pis ça va être magnifique de la voir aller. Je l'sais, je l'sens.

Barb, inspire-moi, aide-moi à trouver ce que je vais lui dire en la voyant tantôt. Je capote. C'est quoi les bons mots pour convaincre quelqu'un de rester chez les vivants ? Moi pis Chum, depuis l'appel de la directrice, on est là, comme deux tatas, à piocher chacun sur son ordi, à demander à Google quoi faire.

ADOLESCENTE SUICIDAIRE – « ENTER »

Ils sont où les vieux, les sages avec de l'expérience, pour nous dire quoi faire dans ces moments-là ? En Floride ou en banlieue de Saskatoon, crisse ! Paraît que le nouveau sens de la vie, c'est de mourir dans un rayon de moins de dix kilomètres d'un Home Depot.

Je suis désolée de t'annoncer ça, Barb, mais c'est officiel, Leyla, c'est MA fille à MOI maintenant. Phoque you. Parce que je te jure, la douleur

que je ressens en ce moment dans mon ventre, c'est celle d'une femelle qui a accouché avec ses tripes.

Bon, monsieur Internet me dit qu'il faut « communiquer avec l'adolescente ». Leyla en reviendra pas à quel point je vais cômissement « communiquer » avec elle tantôt, en la serrant dans mes bras pis en braillant comme une ostie de perdue dans le corridor de l'école ! Parce que, oui, je dois l'avouer, en général, je me suis toujours tenue un brin à distance d'elle. Je l'aime avec un peu plus de retenue qu'il faudrait, je pense. C'est pas de sa faute, non.

Est-ce que je t'ai dit combien, plus elle vieillit, plus elle te ressemble ? Man, c'est épeurant. Quand elle me regarde avec son gros toupet pis ton air de Reine de Villeroy, j'oublie tout, deux secondes, pis je manque de lui dire : « Aweille, fille, mets le CD de Tom Waits pis on réveille la vieille pipe à hasch ! »

— Visualisez-vous dans dix ans. Je veux que vous vous projetiez vraiment. Oubliez pas ce qu'on a travaillé : un regard optimiste et bienveillant sur soi. Voyez l'image précise de vous, dans dix ans, rendus à l'endroit où vous voulez être. Vous faites quoi ? Qu'est-ce que vous portez comme vêtements ? Quelle température il fait ? C'est important, les détails. On va faire un tour de parole et j'aimerais qu'on essaye tous de formuler notre principal objectif de vie.

Il semblerait que travailler à distance, chez soi, en bobettes, camisole, pantoufles de loup, ça peut nuire à long terme à l'esprit d'équipe. Faque la Boîte organise souvent des machins de Team Building pour qu'on se voie en petits groupes. On fait des jeux d'évasion, des rallyes, de la cuisine fusion, des méditations collectives et – les plus redoutées de tous – des aaaaaastiques de formations en croissance personnelle ! (Heureusement, le gros tata est pas inscrit à celle d'aujourd'hui.)

Calvasse, comment je vais survivre à cette torture de conférence ? Y'a rien qui peut objectivement croître en moi, en ce moment. Bon,

heureusement Leyla va mieux. Le travailleur social nous a vraiment, mais vraiment rassurés :

— En parlant de son désir de mourir, elle semble exprimer une intensité émotive, mais pas un véritable désir d'en finir. Elle a vécu pas mal d'affaires avec le décès de ses parents, c'est normal que ça ressorte des fois. On va la suivre un temps pour l'aider. Mais elle est solide.

Mais l'affaire, c'est que moi, moi, je feel pu solide pantoute, Barb ! J'ai comme la gueule de bois perpétuelle, le décor tourne autour de moi, et je moure. Je moure d'un amour virtuel qui m'aime pas, de ma maternité tellement amatrice qu'une de mes kids a eu envie de se pitcher en bas du train de la vie ; je moure d'une amie perdue pour toujours dans le noir de la mort ; je moure de trop de petits cœurs à prendre soin, trop de job, trop de désirs ; je moure de pas avoir le luxe, ni la légitimité de m'effoier sur le plancher froid de ma cuisine pour brailler ma peine en recrachant des biscuits soda. Pis ça me fait penser, Chum est pas là ce soir, je sais même pas ce qu'on va manger pour souper. Le fridge est vide. Je vais rentrer et six yeux affamés vont m'interroger, pis moi je vais être là, figée comme si j'étais sur une scène et que j'avais oublié mon texte. Du gruau, c'est-tu un souper ? Je sais pu.

J'ai peur de crever. Ou pire, de virer folle, de péter une coche pis de domper tout le monde là, « ciao bye les enfants ! ». Je suis pas fiable, Barbara, tu l'sais que ça pourrait arriver ! Et pis, disons que les kids, ils en ont plus beaucoup des points « Abandon » sur leur carte de nombres de fois que tu peux être dompé là dans une vie. Les deux parents, ça remplit la carte d'une shot ! Est-ce que j'ai donc vraiment un autre objectif personnel, pour les dix prochaines années, que celui de pas mourir, pour pas qu'ils mourent eux aussi ? Ces temps-ci, chaque soir est une ligne d'arrivée que je franchis à bout de souffle, la larme à l'œil, avec mon chest ouvert, sans que personne m'applaudisse.

Et là, en ce moment, y'a un genre de bébé conférencier de vingt-cinq ans top, vêtements sport moulants et bouteille d'eau de coconut à la main, qui veut connaître le sens de ma vie, Barbie chérie !

— Vous. C'est à votre tour.

— Moi ? Quoi ? C'était quoi donc, la question ?

— Votre objectif de vie à atteindre, dans dix ans ?

— Ben, euh, je sais pas.

— Quoi ?

— Non, je...

— Ben c'est pas vrai, ça ! Parce que je le lis dans vos yeux que vous le savez. Je le vois. Mais vous êtes gênée de le partager avec nous. C'est tout. Han, gang ?

— Ben euh, OK, bon, je... j'ai peut-être une idée, mais c'est sûrement un peu... niaiseux.

— Y'a pas d'objectif de vie « niaiseux », c'est pas possible.

— Ben le mien, oui.

— Allez-y donc, voir.

— Ben euh... c'est euh : je souhaite de, euh, pas... mourir ? Pour les dix prochaines années, mettons, j'aimerais bien qu'il m'arrive rien de grave pour pas... mourir.

— Pas mourir ?

— Ben, y'a beaucoup de petit monde à la maison qui compte sur moi pis je...

— Ah. OK. Bon. Oui. Je comprends, vous résistez. Vous allez être un beau challenge pour moi aujourd'hui, madame... On a du travail à faire ici avec elle, han, gang ?!

(Je pense : « Hey, petit têteux, t'en veux-tu du challenge ? Toé pis ton eau de coconut, vous survivriez pas à une seule corvée de lavage chez la madame ! »)

— Ha ! ha ! ha ! Vous la connaissez pas, monsieur, est comme ça, c'est une comique, c'est notre poisson-clown ! Han, Némó ? Némó ?

Némo rêve de vivre en bocal : solitude à l'année, un palmier en plastique, une plage en miettes de biscuits soda.

ma_fourrure très intime est maintenant au minimum_tropical_permis

La petite lumière à côté de sa photo dit qu'il est en ligne. J'ai envie de lui écrire : « À qui tu parles, Brossard ? Yé tard. Va te coucher. Tu t'es-tu trouvé un autre motel ? Je veux pas t'énervé, mais je serais comme un peu en train de t'oublier, là. Hier, j'ai fait du karaoké avec Leyla. On hurlait comme des connes une toune que t'aurais détestée. La voir rire pis chanter de même, ça m'a fait capoter. Elle a tellement une belle voix ! Pis ce qui est fou, c'est que toi, Brossard, t'étais même pas là, en background dans mes pensées, pour me trouver bonne chanteuse. J'ai réussi à t'oublier un bon deux heures. »

J'ai envie de lui écrire, mais je le fais pas. J'ai décidé qu'il était beau, mon poème cochon en épluchures d'Harlequin. Je m'ignore encore comme poète là, mais je suis peut-être Baudelaire-fille, A-Pauline-AIR, Nelly-g'Anne. Pas de ma faute si Brossard a aucun pif littéraire.

J'ai vu deux fois Julia en deux semaines ! La première fois, je l'ai croisée dans le métro. Ouf, ça faisait longtemps. On s'était revues un peu après ta mort, mais comme elle était vraiment plus ta chum que la mienne, bof, you know, c'était bizarre, pis on faisait juste brailler anyway. Dans le métro Julia me raconte sa vie : elle a eu deux filles qui ont maintenant quatre et six ans, elle s'est séparée, elle a repris son doctorat, mais elle continue de faire quelques contrats d'actrice on the side. Avant que les portes du métro se referment, elle m'annonce qu'elle va jouer au parc Jarry la semaine suivante. Faque moi, folle de même, je décide de lui faire une surprise et d'aller la voir avec Chum pis les kids. Jerry et Steeve se souviennent pas

d'elle, mais Leyla, oui ! On arrive là, fuck, l'ancienne grande tragédienne de notre ruelle est déguisée en barre tendre ! C'est un show promo, une patente commanditée ! Cibole !

— Fermez les yeux, les enfants, ou sinon ce show va tuer l'Art en vous, pour toujours.

En plus, après la représentation, la pauvre Julia doit distribuer des barres gratis, côliss ! Tout le monde s'attroupe autour d'elle, grosse rock star. Quand la nuée de pigeons se dissipe, je vais la voir. Elle me fait l'œil noir (pis c'est pas une pépite de chocolat) :

— Faque c'est ça là, la prochaine fois que tu croises dans le métro une chum de ton âge qui vit encore sur les prêts et bourses pis qui te dit « je fais des shows dans les parcs », en vrai ça veut dire « en ce moment j'essaye d'avoir l'air de quelqu'un qui a une vraie vie, mais c'est juste d'l'astie marde, reste chez vous ! ».

— Ah fudge, s'cuse ! Chu nouille. J'avais pas catché le double sens.

— Bah, pas grave... T'es fine quand même d'être venue...

— C'est rien. T'étais pas mal bonne, en tout cas ! Y'avait ben des gars qui avaient l'air d'avoir envie de te mettre... dans leur boîte à lunch.

— Ha ! ha ! Stie qu't'es épaisse ! T'as pas changé, han ?

— Bin non, maudine...

— Là-bas... Les... Les trois flos... avec ton chum, c'est les enfants de... de Barbara, han ? Ben, j'veux dire, c'est les tiens, mais...

— Ouais, ouais. Sont beaux, han ? Y'ont tellement l'air sages comme ça, de loin, assis sur la couverte. Je devrais toujours les regarder de ce point de vue là.

— La grande, c'est fou comment elle ressemble à Ba...

— Ouais, I know, ouais... Euh, mais à part les jobs dans le granola, ça va, sinon ? T'as l'air un peu triste.

— Oui, oui, juste la fatigue de maman pis... J'ai été pognée dans une histoire d'amour vraiment niaiseuse qui vient de se terminer pis... Un gars

de la Rive-Sud. Beau. Brillant. Drôle. En couple, évidemment... On a comme eu une petite aventure à distance, par textos. On se voyait pas souvent, mais on s'écrivait tous les jours. C'était pas grand-chose, mais c'était... beau, c'était... Mais là, le gars il a juste arrêté de m'écrire, sans m'avertir.

— Shit.

— De même, bang ! Pis t'sais, je l'vois qu'il est vivant là, il poste plein d'affaires sur les réseaux, pis... Mais il me répond plus, fait comme si j'existais pas...

— Je... Côline.

— J'suis en vraie peine d'amour, t'imagines ? Je sais que c'est pas évident à catcher. Surtout pour les gens, comme toi mettons, qui ont jamais...

— Jamais quoi ?

— Toi, t'as ton homme depuis toujours, pis les ptits de B... Eille, on aurait jamais personne OSÉ t'imaginer avec des enfants, mais t'sais quoi ? Ça te va bien full bien, finalement ! Je suis sûre en plus que t'es devenue une vraie maman poule, super grano pis toute, pis... Pourquoi tu fais cette face-là ?

— Nan, rien,

— T'es sûre ? Ça va, toi ?

— Nan, c'est juste que t'as raison, chu full maman grano. Tiens, retourne-toi, montre-moi ton dos que je lise ton tableau des valeurs nutritives.

Avoue ! Tu te demandes si j'ai cherché à savoir si c'était Brossard, han, le crosseur de cœur de Julia ? Nan, je l'sais que c'est pas lui. Pourquoi ? Parce qu'il y en a des millions d'histoires de même, nous sommes légion à vivre l'amour par fiction, Napoléon. Bon, je sais toujours pas pourquoi Brossard préfère l'amour virtuel à la vraie patente, mais c'est clair qu'on est tous les deux des beaux poqués, des grands brûlés du réel.

D'ailleurs, j'ai commencé à lire sur l'infidélité pour un dossier à la job. C'est fou, y'a tellement de gens qui fourrent hors champ ! En plus, Barbie chérie, Esther Perel dit que c'est TOUT de ta faute : « Dans un nombre surprenant de cas, on peut établir un lien direct entre l'aventure extraconjugale et la peur la plus fondamentale de l'être humain : sa confrontation avec la mort. Je suis souvent témoin de liaisons entamées au lendemain d'une perte ou d'une tragédie. Quand la Faucheuse frappe à la porte pour ravir un parent, un ami trop jeune ou un bébé, le sursaut salvateur de l'amour et du sexe clame la force de la vie¹⁶. »

OK, prends-le pas comme ça, je ni-ai-se, bon !

une délicate soupe froide faite de crustacés_mélancoliques et de corail_mort qui se déguste
sans dents à la petite cuillère Hello_Kitty

J'ai acheté le casse-tête de jelly beans au marchand de revues. Je l'ai placé sur une table pliante dans un des cabinets libres. J'ai fixé une petite lampe au-dessus. Le soir, quand mes mains tremblent, quand l'envie de texter Brossard me pogne trop fort, pour me tenir loin de mon téléphone ou de mon ordi, j'emploie le truc des vieilles ex-fumeuses qui se mettent au tricot : j'occupe mes doigts. Je les laisse se balader au-dessus de mon petit chaos organisé, coloré, cartonné. La satisfaction d'insérer ce morceau-là qui va parfaitement dans l'autre ; le petit crounche qui dit que oui, c'est la bonne pièce, qui te dit : bravo, tu as fait le bon choix. Et l'idée rassurante qu'une chose est exactement faite pour une autre.

Des fois, Leyla, Steeve ou Jerry viennent fouiner autour de moi, mais je sais pas comment, ils ont tous catché que cet endroit était devenu mon sanctuaire. Ils ouvrent la porte délicatement, s'installent près de moi et, en silence, ils m'aident avec le casse-tête, sans poser de questions. Méditation. Guérison.

Némo, t'es là ? Ça fait longtemps qu'on s'est pas parlé. Je pense beaucoup à toi tout le temps. Je m'ennuie. On se refait-tu un 27 bientôt ? (Hey, en passant je suis sur ton côté de la rive aujourd'hui.)

Ah ben côliss !

TAC ! Un mécanisme de survie, que je connaissais pas, se déclenche en moi. Imagine, ma Barbie chérie, que t'es dans une navette spatiale qui déconne : le tableau de bord flashe en feu, les moteurs ne répondent plus, tu virevoltes random, ta tête se cogne sur les parois, tu reçois plein d'objets dans la face, ça va péter c'est certain, mais tu sais pas quand ni comment. Pis à un moment donné, une chose s'active en toi, un protocole de défense secret ou peut-être juste l'idée que tant qu'à mourir, vaut mieux le faire avec panache. Alors tu mets ton scaphandre pourri, tu bourres ta combinaison de barres tendres (au cas où), tu ouvres le sas, pis tu fais face au cosmos en lui hurlant ta dernière vérité :

Fuck you, chose ! J'étais vraiment amoureuse de toi. Tu catches-tu ? Pis toi, t'as joué avec moi comme on rend fou un chat avec un pointeur laser.

Ah, ça fait du bien de retrouver ta parole si colorée ! Je te l'ai déjà dit que tu devrais écrire ?

Non, mais t'es bouché ou fuck ?

Je suis désolé, je pensais pas que tu avais des sentiments aussi forts pour moi, Némo. Je pensais qu'on était juste amis.

Amis ? Ayoye !

Désolé. J'ai pas le temps de te jaser... Je suis dans mon char, dans le stationnement de la Boîte. Je répète mon pitch avant d'y aller. Mais on pourrait s'écrire à soir ?

Et là, tu lâches la dernière poignée du sas, tu te pitches dans le vide, en direction de la Terre, en position d'écureuil volant. Mourir en tombant, juste pour la sensation du vent dans la face.

Ça fait que je saute sur mon bike. Direction centre-ville. Le feu au cul. L'envie féroce de vraies affaires, de réel, de sueur, de sang. En roulant, je m'imaginer ouvrir la portière du char de Brossard pis lui crier après en postillonnant dans sa face. Je veux le voir se replier, shaker, me fuir du regard, se mettre en petite boule ; je veux entendre le bruit de son linge qui se froisse, je veux humilier son corps, lui sacrer une claque qui fait « clac », lui montrer combien le mien, mon corps, est vrai, vivant, bouillant.

Je fends la ville comme du beurre : pu d'buildings, pu d'rues, pu d'stop. En rentrant dans le stationnement de la Boîte, je le vois tout de suite, à travers la vitre de son char, le nez dans son iPad, avec sa petite face inquiète, sa petite face de peureux de tout ! Quand je m'approche du char, je remarque à côté de lui le grand latte pas de couvercle, encore fumant. Clair qu'il vient juste de l'acheter. Je l'envoie chier par textos, puis lui, après, relax, il va se chercher un ostie de latte à marde ! Ça fait que j'ouvre la portière, côté passager, je suis déterminée à lui péter les dents, qu'elles revolent partout sur le pare-brise, tic, tic, tic, pis à les ramasser après pour me faire un côliss de beau collier avec.

Mais j'avais pas prévu son odeur, ma Barb en cœur...

Lui, partout, dans l'air ambiant de son auto...

J'avais pas prévu qu'il serait presque content de me voir, et qu'il me sourirait, plein soleil, comme un capitaine de paquebot.

— Némò !

J'ai pas eu de frère ni de sœur, j'ai pas appris à me battre. J'ai le cœur aussi dur qu'une ostie de débarbouillette. Une fois, tu te souviens, toi pis moi on s'est chicanées en secondaire 4 ? Je t'ai sacré une claque dans face, t'as répliqué, pis la seconde d'après on se pleurait dans les bras comme deux reines de beauté détrônées, en se promettant de s'écrire des poèmes d'excuses le reste de nos vies.

C'est poche, mais c'est ça qui est ça, ma Barbara. J'ai juste appris à aimer, au prix de moi-même, au risque de m'asphyxier à force de respirer l'essence des autres.

Faque...

Je me suis assise à côté de lui. J'ai refermé doucement la portière. J'ai fixé une tache grise sur la boîte à gants en face de moi, corps en sueur, yeux mouillés, nez morveux, la grosse classe...

Je suis venue te faire la guerre, mon ostie d'amour à marde, avec pour seule arme mon silence obstiné.

Il est temps que ça se termine, cône de bine. Je t'écris de plus en plus petit. Il te reste presque plus de pages pour m'écouter chialer. Allez, fille, on clenche ça.

— Némoo... chu content de te voir. T'as raison, faut qu'on règle ça, han ? Je... Mais c'est plate, j'ai pas le temps maintenant, faut vraiment que je monte pour mon pitch, mais si tu veux attendre, tu peux rester, euh, ici ? Ou au café ? On pourrait... Tu dis rien. T'as envie de me péter la gueule, han ? Je comprends. Je... Shit ! Comment je pourrais dire ça ? OK. Ma femme, Juliane, pis moi on... c'était presque mort notre affaire, notre couple, pis je... Moi, ben, je l'sais qu'c'est weird là, mais, t'sais le... le sexe, t'sais, ça me, ben, ça me fait pas tripper tant que ça. Je... C'est comme ça, chu de même. Mais euh, Juliane, elle, ouf... Moi, j'aime ça juste regarder ou euh, embrasser. Ça, j'aime ça, embrasser ! Le reste, euh, bof, pas tant que ça. Tu comprends ? Mais Juliane, elle, eh shit ! En tout cas... Pis, c'est ça, y'a eu une fois, une fille de mon équipe de basket trippait sur moi, pis a m'a texté une affaire un peu érotique, pis Juliane a lu ça sur mon cell pis, ben, au lieu d'être jalouse elle... T'sais, c'est drôle, mais, ça l'a excitée, comme... Pis, c'est elle qui a répondu à la fille à ma place, mais en faisant semblant d'être moi, pis on a commencé ça. À deux. Pis c'est devenu un peu comme un jeu, pis... Je l'sais que c'est chien pour les filles qu'on niaise, mais ça nous a rapprochés. Comme.

— ...

— Némoo, je... Tu dis rien, han ? Ça, c'est rare, hé !

— ...

— Je... Toi, c'était pas pareil. J'ai vraiment aimé ça, notre chambre 27, pis, bon la fois de la vraie chambre 27, c'était pas super super mais, comme

je te dis, moi, le sexe, finalement... bof... j'aime mieux l'imaginer que le faire. Je sais pas pourquoi je t'ai proposé d'aller au motel, c'est... J'étais jaloux, j'imagine. Jaloux de quoi ? Je me souviens même plus.

— ...

— Mais toi, t'es vraiment cool, pis j'aimerais ça qu'on reste amis, qu'on s'écrive, en amis. Mais, pas de poèmes érotiques là, parce que ça aussi, ça me met mal à l'aise. En tout cas... Mais là, faut vraiment que j'y aille, ils m'attendent en haut, mais tu veux-tu rester ici ? Ou on se donne rendez-vous plus tard ? Ailleurs. Ou...

— ... à l'aréna.

— L'aréna ?

— Oué.

— Tu veux patiner ?

— Pourquoi tu m'as embrassée ?

— Ah shit ! Ça ! Ouin. Shit, pas mon meilleur moment, han ?

— Pourquoi ?

— Je sais pas, j'étais vraiment soûl.

— OK, t'étais soûl.

— Pas mal, oui.

— Faque, toi, quand t'es soûl, t'embrasses random n'importe qui, c'est ça ?

— Non, mais...

— Parce que t'aurais pu embrasser aussi, je sais pas, ta voisine de siège ? Ou le concierge, le gars qui chauffe la zamboni ?

— Non.

— Pourquoi, moi ? Là ?

— Ah, je sais pas. Je... Parce que... Parce qu'on s'est foncés dessus en sortant des toilettes...

— Oué, pis ?

— Pis... T'avais comme quelque chose dans face.

— Han ?

— T'avais l'air désespérée.

— Que... Quoi ?

— Non, c'est pas ça, pas « désespérée-désespérée », mais juste comme... T'avais l'air d'avoir une sorte de trou en dedans, ou de vide ou de... Ouais, de trou... Pis on dirait que t'attendais juste que quelqu'un arrive pis le bouche. Pis, moi, ben, j'étais soûl, pis t'étais cute, pis je me suis dit : « Ben, coudonc, je vais essayer de faire ça, pour voir. Pour le fun. »

(Je pense : « Ça paraît tant que ça que chu trouée ? Note à moi-même : ça paraît. »)

— Je... Mais là, faut vraiment que j'y aille. On s'en reparle. Ou si tu veux pas... On est peut-être pas compatibles, au fond. C'est peut-être mieux de... Ou je sais pas. Mais, tu... tu devrais te moucher, parce que t'as de la... qui te coule du nez.

— Han ? Ah.

Machinalement, je plonge dans ma sacoche-placenta pour trouver mes kleenex.

Mais ma main se referme sur autre chose.

Je pense à rien.

La bouteille de *Cabotine* est froide entre mes doigts.

Je la sors.

C'est vide dans ma tête, juste des sensations.

La bouteille froide, le latte chaud.

Pschitt !

Brossard se retourne, enligne horrifié son café parfumé, puis me regarde, yeux ronds, sans mot.

J'aime ce que je vois.

Pschitt ! Sur la petite tache sur le dash.

Mon bourreau ravale sa salive, sa pomme d'Adam monte et descend.

Ça me fait du bien. Et déjà le char ne sent plus lui.

Pschitt ! Sur son pantalon, au niveau du genou droit.

Le spasme dans sa jambe, comme si le parfum était glacé ou électrique.

Il me regarde incrédule, l'air de se dire : « A va pas le faire ? »

Oui. A va le faire.

Pschitt ! Sur son genou gauche.

Il relève la tête. Il a visiblement peur.

Pschitt ! Sur son pantalon, niveau pénis.

Il fixe un point qui existe pas devant lui, dans le vague.

J'en rajoute une couche.

Pschitt ! Sur son t-shirt, à quatre places.

Il ferme les yeux, pose ses mains sur le volant, il se rend.

Pschitt ! Sur son veston, son cou, ses oreilles, ses cheveux, son siège, son volant, sa radio, sa mallette, son téléphone, son rétroviseur, son iPad, son bras de vitesse, son sapin sent-bon, ses tapis sauve-pantalon, sa carte de fidélité Canadian Tire, ses espadrilles de rechange, sa petite monnaie dans le porte-gobelet... Pschiiiiiiiiitt ! Côliiiiissssss !

Maudit que c'est long, vider un flacon.

Maudit que c'est con.

On s'en rend vite compte.

On arrête pas pour autant.

En sourdine, juste la petite joie sadique de l'imaginer arriver à sa réunion : la salle de conférence qui empeste tout d'un coup le parfum cheap. Lui, rouge tomate. La face des collègues qui se disent intérieurement : « clair qu'il vient de se taper une pute derrière la benne à vidanges du Subway ».

Mais c'ôliss que c'est épuisant de se battre en femme avec des armes de femmes.

Pis c'est un crime tellement silencieux.

Tellement odorant.

J'en peux plus.

Appel d'air.

J'ouvre la portière.

Je sors et laisse tomber l'arme sur le siège.

J'essuie mes mains sur le dossier.

Mes empreintes sont partout, maintenant. Crime pas parfait pantoute.

Je referme doucement la portière comme si Brossard allait faire dodo.

Je le regarde une dernière fois à travers la vitre.

Il retire ses mains du volant, rouvre ses yeux et me regarde tristement, perdu, comme un poisson qui se noie.

Je pogne mon vélo par terre pis je sacre mon camp.

Tu fais pas pitié chose, le poisson icitte, c'est moi.

C'est nous.

À notre_mort l'âme toujours élégante dans son négligé en organza lilas va_au ciel et le corps
steak tartare_sensuel_expiré va_en terre Mais nos nombreux personnages eux traînent
encore un temps parfois longtemps à la Villa_des_vivant_s

Si jamais tu veux savoir où t'habites maintenant, voici ton adresse :

Urne très gold et très lette

Dernier étage de l'armoire en bois

Salon du trois et demie de ton père

Résidence pour vieux La Rosa
6163, rue Desportes
Saint-Léonard, Montréal, QC
Canada
Terre
Voie lactée

Ton père a mis ta photo de graduation à côté de tes cendres : le seul faux pas de ta carrière de beauté, ta grosse permanente atroce, et te voilà pognée avec de façon permanente ! Une petite chandelle électronique clignote faiblement devant ton portrait. Faudrait changer la pile. T'es pas toute seule sur ta tablette, ta maman est là aussi, en photo en tout cas. Une belle madame, comme toi.

Il va bien, ton père. Depuis que la vieillesse ronge tranquillement son cerveau fatigué, il parle juste en italien. Quand on était jeunes, je me souviens pas d'avoir entendu une seule fois Enrico utiliser sa langue natale. Peut-être pour sacrer ? Donc, on se comprend plus trop quand je vais lui rendre visite, pis c'est parfait de même. On a plus la pression de se dire des chooooooses, you know ? Il me fait un espresso, on s'assoit devant la télé, chaîne des sports dans le tapis, il commente l'action en italien, je regarde de temps en temps ta loupiote clignoter. Tout le temps un peu peur qu'elle arrête de fonctionner.

La cuisine est rutilante en tout cas, je pense que ton père s'est jamais fait à manger là de sa vie ! Sauf quand j'y vais avec les enfants, il leur fait chacun un sac de popcorn au micro-ondes pour écouter les sports.

Je finis mon espresso, je dépose la tasse sur la petite table en verre gravé qui habitait avant dans votre salon de Villeray. Mêmes fleurs, même tintement. Ton père va me chercher mon manteau. Je sais qu'il a caché dans ma poche, comme d'habitude, une enveloppe avec trois dix piasses pour les kids. Il m'accompagne à l'ascenseur puis me dit quelque chose en italien que je ne comprends pas, mais je vois dans ses yeux que c'est quelque chose de douloureux et de tendre, quelque chose à propos de toi qu'il aurait jamais osé me dire en français.

Je le prends dans mes bras, juste pour le plaisir de te retrouver un brin dans son odeur. Il a rapetissé ton papa, Barbara. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

— Ciao, Enrico. Je vais revenir bientôt pour te voir... pis pour changer la pile de la petite bougie.

— On a les images ici. Regardez, sur trois caméras on vous voit très bien en train de soulever le présentoir du comptoir puis le mettre dans votre sac. Le parfum *Cabotine* avec. Regardez, ici, puis ici et là... Bon, même si cette bouteille-là avec son présentoir sont pas officiellement en vente, parce que c'est un tester, c'est considéré comme du mobilier pis, évidemment, c'est interdit de voler le mobilier de la pharmacie... Euh, comme agente de sécurité, c'est mon travail, normalement, de vous monter un dossier d'accusation de vol... Mais bon... On sait qui vous êtes... Vous vivez en haut, c'est ça, han ? Dans l'ancienne clinique ? Quand je prends ma pause, dehors, dans le stationnement, je vois vos enfants passer par l'escalier de secours avec leurs amis. Heille, pendant longtemps j'ai pensé que c'était une espèce de maison de jeunes, chez vous, tellement il y avait de petits qui montaient pis qui descendaient ! Mais... Trois, c'est ça, han ? Adoptés, parce que votre meilleure amie est... C'est les filles – les caissières pis les pharmaciennes – qui m'ont rapporté ça. Une pharmacie, c'est un petit village, tout le monde sait les histoires de tout le monde... Moi, j'en ai pas d'enfant, mais je garde souvent les deux monstres de ma sœur pis, hey, ouf, c'est de la job ! Donc, euh, je vais pas vous monter un dossier aujourd'hui, c'est clair. C'est votre premier vol pis... bon, faut juste promettre d'arrêter de piquer nos testers. Pis, ben, euh... les caissières pis moi, on... on aimerait vous offrir un petit quelque chose, pour vous féliciter. Pas pour le vol là, mais pour... C'est vrai, c'est pas évident de prendre soin d'autant de monde de nos jours, comme vous le faites. Ça fait qu'on a pensé que vous méritiez de vous faire gâter un peu, vous aussi. On s'est toutes cotisées, les caissières, les deux pharmaciennes pis moi – bon, c'est pas grand-chose,

c'est pas ben ben cher, mais on vous l'a acheté, j'espère que ça va vous plaire : votre parfum préféré. Une belle bouteille toute neuve de *Cabotine*... Non ! Ben non, faut pas pleurer comme ça, c'est rien.

Chum est venu me rejoindre l'autre soir dans ma salle de casse-tête. Sa chaleur dans mon dos, son nez dans mes cheveux puis sur mon front : mes larmes se sont automatiquement déclenchées sans préavis, au contact de sa peau tendre. Deux belles rivières de culpabilité, le long de mon visage.

Pis je lui ai dit.

Je sais pas pourquoi... l'envie de me libérer, de tester la solidité de notre couple, ou juste peut-être de le tuer pour de bon, I don't know, mais je l'ai dit. Non, grosse folle, pas la partie honteuse que j'arrive pas encore à assumer, celle où je m'absente de notre vie amoureuse et familiale toute une année pour chasser un toton sur mon téléphone, Gaston, non ! Mais la toute petite partie réelle, le merdique motel. Le pénis de Brossard dans mon vagin de Villeroy. Pour moi, c'est presque un détail maintenant, avec la distance, mais pour Chum, ouf, je savais pas comment il allait réagir...

— With who ?

— OK, laisse-moi te raconter l'affaire, pis si tu veux encore savoir c'est qui le gars à la fin, promis je vais te le dire. Mais je te jure, c'est pas important.

— OK, shoot.

Il ne m'a finalement pas demandé avec qui j'avais couché : c'était dull et c'était fini, pour lui c'était assez comme info. Il n'a pas pleuré, il était même pas en còliss. J'admire tellement son esprit carré de Canadien anglais, sa façon de compartimenter les choses : Dossier Adultère, petite incartade terminée – pas de dommage collatéral à signaler – classé, réglé.

Mais moi, peut-être par honte, peut-être parce que j'avais pas eu mon quota de drama, j'ai ouvert un compartiment de Pandore pas mal épeurant :

— Toi, tu m’as-tu... déjà... avec une autre fille ? Ou un autre gars, je sais pas.

— T’es-tu folle ?

— Ben quoi, ça se peut ? Tu vois tellement plus de monde que moi à l’Uni. T’as jamais, euh ?...

— J’ai pas le temps !

— Comment ça « pas le temps » ?

— I have three kids, so you know.

— Ha ! ha ! Grosse nouille ! Moi aussi, imagine-toi donc !

— Non, pour vrai ? Come here.

Ce fut un grand moment d’art plastique. On a fait l’amour sous la table du casse-tête, avec nos corps comme de l’argile humide. T’sais, quand tu te demandes cette jambe-là, elle vient d’où pis elle est à qui ? Pis des fois, dans notre brouillard de sexe, je pouvais apercevoir au loin Brossard. Mais un puissant fleuve de mains, de salive, de sperme et de tendresse me séparait de lui.

Les choses_cassées demeurent à la vie à la mort éternellement cassées Mais si_on les regarde
amoureusement elles deviennent de l’art

Demain tu meurs, Barbara en cœur. Tout doit mourir anyway. Sinon, la vie est pas la vie, c’est juste un présentoir de parfum cheap. Demain, je te mets au chemin. (Let’s go, fille, t’es capable !) Parce que, je l’sais, t’es tellement sexy dans ta version cahier papier, tu flashes tellement avec toutes tes belles étoiles, que c’est certain qu’un de nos tannants-tannante va finir par te trouver puis te lire. Me lire. Pis je veux pas ça, je veux pas qu’ils voient, en moi, ce bout-là : la fille trouée qui s’est cherchée éperdument dans le regard vide d’un homme vide. Je veux être une mère pour eux. Sincèrement. Bon, pas une vraie ptite mère québécoise inquiète pis

championne comme toi, mais une version un peu croche, qui aime ses petits à la vie à la mort, mais qui s'en côle un peu de leurs bulletins, pis qui arrive avec du Jell-O mal figé dans les potluck d'école.

Merci pour tout. T'écrire, ç'a vidé une partie de ma honte, de ma peine. Inquiète-toi pas, je vais continuer à le faire, mais dans ma tête. Ou par textos. T'sais qu'il a raison, le gros tata, han ? J'ai un ostie de trou. Ça aura servi à ça, cette aventure de nullos, à me rendre compte que j'ai un trou. Mais là, au lieu de le cacher à tout le monde, de faire semblant qu'il est pas là, je vais essayer – un temps – de l'apprivoiser, mon trou. De marcher avec. De l'aimer. De l'écouter. Ce trou a sûrement quelque chose à me dire (non, c'est pas le temps de faire des jeux de mots niaisés, mon Barbichou malheureux).

Et en cas de rechute, j'ai en tout temps dans ma sacoche une arme de puanteur massive, ma bouteille neuve de *Cabotine*, qui me rappelle que je suis pas toute seule, même quand je pense que je le suis. Parce que nous, les filles, les femmes, les femelles, les femmelettes et les pharmaciennes, on est comme les pandas de Jerry, on se tient entre nous autres.

Anyway.

Fais-toi-z'en pas, j'ai pas oublié notre pacte : le recyclage, pas les poubelles. Oui, y'a la machine de l'usine de transformation du papier, je comprends, t'as peur. Le long tapis roulant, les grandes dents de la déchiqueteuse, tout qui revole en gibelotte, puis le noir. Mon cœur se serre quand je pense que tu vas passer par là. Fudge.

Mais dans mon imagination, au moment de ta fin finale, y'a une étoile anarchiste qui décolle de ta couverture et qui revole un peu plus loin. Elle atterrit près de la porte de garage qui s'ouvre parce qu'un géant camion arrive, et là, avec l'échange d'air, l'étoile brillante se sauve et prend de la hauteur en virevoltant pis en faisant des fuck you à l'usine.

Elle flotte un temps au-dessus des champs autour : « Bonjour les nuages, salut les oiseaux. » Elle a du fun, elle est superbe, même pas froissée, elle te

ressemble, tellement scintillante. Puis elle finit son voyage en atterrissant, tout doucement, sur une pelouse très verte. Quelqu'un la ramasse. Un kid, j'espère.

Bon, OK, marde, j'ai pas réussi !

Mais j'avais pas le choix. Qu'est-ce que tu penses ? Que je suis assez folle pour mettre ma meilleure amie au recyclage quand il fait un temps de cochon de même ? Il pleut en diagonale, viarge ! Mais mardi prochain, oh oui madame Barbie-cahier, mardi prochain, tornade, ouragan, grêlons de six pouces, je te sacre à la porte, bon ! Pas de passe-droit. Mais là, c'est vraiment trop dégueulasse dehors... . pis, il te reste des tites pages vides... Pis bon, j'ai peut-être une mini dernière confidence pour toi. Après, tu pourras prendre ta retraite bien méritée dans le domaine des biscuits chinois.

OK, let's go.

Faque c'est ça, là, plus j'y pense, plus je réalise que, vraiment, mon objectif de vie personnel pour dans dix ans, c'est pas mal de ne pas mourir. Ouais. Désolée si c'est dull, mais trop de petits cœurs dépendent juste du fait que le mien continue à battre... Mais dans les moments toff (ils sont nombreux), j'ai fini par suivre le conseil du conférencier-qui-sait-pas-de-quoi-il-parle-avec-son-eau-de-coconut pis je me suis fabriqué une image, un fantasme pour dans à peu près dix ans, comme un point d'arrivée. Ou de départ.

Ç'a l'air de ça :

C'est l'été. Il fait chaud.

Je viens d'aider le dernier des enfants à déménager dans son nouvel appartement. Qui partira en dernier ? Quand j'y pense, me semble, la plupart du temps, c'est Steeve que je visualise. Pas parce qu'il est du genre Tanguy qui colle dans mes jupes, non, loin de là, mais juste parce que, dans ma tête, je le vois toujours avec ses gros écouteurs, penché sur son piano.

Pis j'imagine qu'à un moment donné, ben, il va s'arrêter de jouer quelques secondes, il va se retourner, enlever ses écouteurs pis réaliser que frère et sœur sont partis !

Donc, dans mon fantasme, on a fini de déménager Steeve (mettons). Chum est parti rapporter le camion ou whatever affaire qu'il a à faire. Est-ce qu'on est encore un couple, lui pis moi ? Est-ce qu'on est juste des coparents, des amis ? Je sais pas. Mais c'est évident qu'on a trouvé une façon ou une autre de s'aimer pareil. Donc, vouélà, dans ma projection je me retrouve seule à ce moment-là. Sur une terrasse. Disons, sur la rue Saint-Denis. Vraiment, je m'en sacre de laquelle, mais une terrasse, avec une table pis deux chaises. Je sais pas ce que je porte comme linge, mais chose certaine, dans mon image, j'ai des sandales ou des gougounes pour pouvoir sentir l'air chaud passer entre mes orteils. Ça, ça fait été. Je commande un pichet de sangria blanche. Avec DEUX verres. Je trippe pas vraiment sur la sangria, mais toi, oui ! Je nous en verse chacune une coupe. Et parce qu'il y a longtemps qu'on se parle plus en vrai (pour des raisons de mort), je sors mon téléphone, prends une grande respiration, et je te texte :

Tous les enfants sont en appartement. Stop.

Je répète : TOUS nos petits zoézos volent de leurs propres ailes. Stop.

Bravo, nous !

On est des astiques de championnes.

Tchin, beauté !

Tchin !

Et je cale mon verre. Et le tien (désolée, babe). Et probablement le pichet au complet (you know me). Et pis après, je pars pour marcher dans la nuit.

Juste ça.

Je remonte la rue.

Je m'allume une cigarette.

Le ciel est rose-noir. Je marche avec ma solitude qui est comme toute douce et amicale. Il y a des commerces ouverts tard, tout autour, des trucs à

touristes avec des enseignes en néon : des maroquineriers, des bouquinistes, des shops à tatouos. Je pourrais entrer, pis me faire tatouer une étoile ou un dragon. J'aurais le temps, personne m'attend.

Mais je le fais pas.

Je continue ma route. Je rentre à pied, tranquillement, avec tous ces possibles vraiment wild qui s'offrent à moi : me faire faire des tresses brésiliennes, faire graver mon nom sur un grain de riz et le porter en pendentif, manger des pogos moutarde, m'acheter un vieux romandamour et le lire au complet sur un banc de parc, jusqu'au lever du soleil...

Je pourrais le faire, Albert.

J'aurais le temps, Gaétan.

Personne
m'attend.



-
- [1.](#) Carolyn Thornton, *Comme dans un livre*, Harlequin, 1988, quatrième de couverture.
 - [2.](#) Carolyn Thornton, *Comme dans un livre*, Harlequin, 1988, p. 167.
 - [3.](#) Référence : Wikipedia/Brossard.
 - [4.](#) Caroline Thornton, *Comme dans un livre*, Harlequin, 1988, p. 48-49.
 - [5.](#) Jules Bennett, *Un pas à ne pas franchir*, Harlequin, 2019, p. 113.
 - [6.](#) Janet Dailey, *À menteur, menteuse et demi*, Harlequin, 1980, p. 67.
 - [7.](#) Jules Bennett, *Un pas à ne pas franchir*, Harlequin, 2019, p. 103.
 - [8.](#) Maura Mackenzie, *Un mur de solitude*, Harlequin, 1982, p. 58-59.
 - [9.](#) Meg Hudson, *Comme un seul être*, Harlequin, 1982, p. 84.
 - [10.](#) Holly Jacobs, *Une maman idéale*, Harlequin, 2005, p. 65.
 - [11.](#) Sara Craven, *Dans les bras d'un milliardaire*, Harlequin, 2017, p. 8.
 - [12.](#) Janet Dailey, *À menteur, menteuse et demi*, Harlequin, 1980, p. 77.
 - [13.](#) Janet Ayres, *Une merveilleuse odyssée*, Harlequin, 1983, p. 318.
 - [14.](#) Betty Roland, *Pour un bouquet d'orchidées*, Harlequin, 1982, p. 98.
 - [15.](#) Sara Craven, *Dans les bras d'un milliardaire*, Harlequin, 2007, p. 43.
 - [16.](#) Esther Perel, *Je t'aime, je te trompe. Repenser l'infidélité pour réinventer son couple*, Éditions Robert Laffont, 2018, p. 251.

MERCI :

Aux filles au cœur aventurier qui m'ont raconté leurs romances textos (elles se reconnaissent ;-)), à Francis Lacoste-Julien, à Stéphane Dompierre, à Jess Vendette, à Lily Pinsonneault, à Mylène Goupil, à Stéphanie Durand édit., à Jean-Philippe Gravel, à Rodrigue A. Pelletier, à Simon Lacoste, à Bénédicte Parmentier, à Rin Larocque, à Annie Dumoulin et à Karine Bellerive.

OceanofPDF.com

romandamour

*T'as pas eu le luxe de vieillir, je vais te raconter comment ça se passe. Un soir, ma lapine en sucre doré, tu souffles le gros 38 sur le top de ton gâteau. T'es pas trop fan des bilans, mais là t'as pas le choix de checker in avec le réel: t'as trente-huit ans, trois enfants en garde partagée avec deux morts, un chum à roulettes, un feu amant virtuel, bref, tu baises pas fort fort. Pourtant t'as un corps, et il est carrément... allez, osons coller ici le mot de Harlequin qui traîne justement sur mon bureau... **ardent***

Némo rédige un journal où elle colle des étoiles trouvées par terre et des poèmes kitsch fabriqués avec des découpes de vieux Harlequin. Elle s'y adresse à sa défunte amie Barbara dont Némo a adopté les trois marmots. Elle lui parle d'eux, de sa maternité amateur et de ses dérapes extraconjugales avec un sulfureux collègue surnommé « Brossard ».

Quand la mort avale toute la lumière, possible qu'Eros déboule de nulle part (même d'un aréna à Verdun) pour proclamer force de vie.

Amélie Dumoulin est autrice pour le théâtre, rédactrice au Centre national des Arts d'Ottawa et elle enseigne l'écriture scénique. *romandamour* est son sixième livre, son premier pour adultes.

QA roman

quebec-amerique.com

OceanofPDF.com